


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



ŒUVRES
COMPLETTES
DE VADÉ.

TOME PREMIER.

ŒUVRES COMPLETTES DE VADÉ,

OU

RECUEIL

Des Opéra Comiques, Parodies & Pieces fugitives de cet Auteur.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

1785.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1949
OF OXFORD

AVERTISSEMENT

Sur la Vie & les Œuvres posthumes de Vadé.

JEAN-JOSEPH VADÉ naquit au mois de Janvier 1720, à Ham en Picardie.

Il quitta son pays natal à l'âge de 5 ans, & fut conduit à Paris par sa famille, qui vint s'y établir en 1726.

Son enfance n'eut rien de remarquable, que les lueurs du génie & de la vivacité que tout le monde lui a connu dans un âge plus avancé. Cette grande vivacité augmentoit à mesure qu'il croissoit, & s'opposa toujours au progrès qu'il auroit pu faire dans l'étude de la langue latine, à laquelle la dissipation de son esprit

ne put jamais lui permettre de se captiver.

Un naturel heureux & la lecture de nos meilleurs Auteurs François y suppléerent; & l'on ne s'apperçoit point, en lisant ses Ouvrages, que cette partie de l'éducation lui ait manqué.

En 1739, il obtint un emploi de Contrôleur du Vingtieme à Soissons & à Laon, dont il fit pendant quatre ans les délices. Il en revint en 1743, universellement regretté: il passa un an à Rouen, fut deux ans attaché à M. le Duc d'Agénois, en qualité de Secrétaire; enfin ses amis & ses protecteurs, c'est-à-dire, tous ceux qui le connoissoient & qui ne pouvoient se passer de lui, chercherent à le fixer à Paris, & on lui procura un emploi au bureau du Vingtieme. C'étoit le

ſeul moyen de réparer un peu les torts de la fortune, ſans offenſer ſa délicateſſe, & de le mettre à portée de cultiver ſans inquiétude les talens naturels avec leſquels il étoit né.

Il s'y livroit preſque tout entier avec le ſuccès le plus brillant, lorſqu'une maladie le contraignit de ſe mettre au lit, aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1757. Un abſcès dans la veſſie rendit néceſſaire une opération qu'on lui fit avec beaucoup d'adreſſe & un ſuccès apparent. Mais quelque tems après une hémorrhagie qui ſurvint le mit dans le plus grand danger, & il mourut le 4 Juillet dans une ſeconde criſe de cette même hémorrhagie.

Peu d'Ecrivains ont poſſédé les qualités de l'eſprit & du cœur au même degré que lui. Il ſaiſiſſoit avec

une promptitude ſinguliere les tableaux qu'il voyoit, & les rendoit avec une vérité ſurprenante; il étoit gai, mais d'une gaieté franche, qui eſt toujours la preuve de la candeur de l'ame & de la liberté de l'eſptit. Auſſi tous ſes Ouvrages reſpirent la liberté, & ont un caractere qui les diſtingue.

Il eſt créateur du genre Poiſſard; que de prétendus grands eſprits ſe font un point d'honneur de mépriſer, mais qui cependant n'eſt point mépriſable. (*) « Il peint la nature, » baſſe ſi l'on veut, mais très-agréa- » ble à voir, parce qu'elle eſt rendue » dans les Ouvrages de notre Au- » teur, avec ces traits & ce coloris

[*] Voyez l'Almanach des Théâtres pour l'année 1758.

» agréables qui la font d'abord re-
» connoître. »

Il y a dans le monde bien des sortes d'esprits : ceux-ci, misantropes froids, sont fâchés qu'on les amuse, & mesurent leur estime sur le degré de chagrin qu'ils trouvent dans les autres ; ceux-là, censeurs perpétuels, mettent de la vanité à blâmer tout ; quelques-uns, d'un rang élevé, regardent la plaisanterie comme indigne de leur qualité, & se croiroient dégradés, si elle leur arrachoit un sourire ; d'autres, enfin singes mal-adroits, affectent, par air, une gravité ridicule, & résistent par une vanité au plaisir qu'ils sentent naturellement.

Tous ces différens esprits blâment ou feignent de blâmer le genre Poissard, mais tous ont vu avec un plaisir

singulier les Opéra-Comiques & les autres Ouvrages que notre Auteur a donnés dans ce genre, la misantropie & la dignité n'ont point tenu contre la gaïeté franche de Jérôme, l'ingénieuse vérité de Sans-Regret, & l'inimitable naïveté de Nicaise; tout a ri à ces tableaux; ils étoient donc vrais puisqu'on y a reconnu la nature, ils étoient donc agréables, puisqu'ils ont amusé ceux même qui ne veulent pas l'être; le genre Poissard n'est donc point méprisable. Tout ce qui est vrai a droit de plaire, tout ce qui est plaisant a droit de faire rire, & personne, avant M. Vadé, personne après lui, n'a su si bien saisir ces deux points.

Au surplus, la plaisanterie n'étoit pas le seul genre qu'il cultivât avec succès : le petit Roman qui est à la

tête de ſes Œuvres poſthumes, quoique très-rapidement compoſé, donnera aux connoiſſeurs une idée de ſes talens pour écrire en proſe, & l'on trouvera dans ce ſixieme Volume, des Épîtres, des Élégies & des Fables, qu'il nous ſemble qu'aucun de nos meilleurs Poëtes ne dédaigneroit. Son Épître ſur l'*Amitié* donne ſur-tout une grande idée des qualités de ſon cœur. Il avoit en effet une belle ame, il étoit doux, poli, plein d'honneur & de probité; généreux, franc, peu prévenu en ſa faveur, exempt de jalouſie, incapable de nuire, aimant à obliger; &, malgré la médiocrité de ſa fortune, il a plus d'une fois rendu, à ſa famille & à ſes amis de ces ſervices eſſentiels, que ſouvent on ne trouve pas chez des gens qui ſont en état de les rendre. Il avoit encore une qualité qui le

caractérisoit, c'est son attrachement pour le Roi, il cherchoit à placer l'éloge de ce Monarque; &, comme il ne suivoit en cela que l'impulsion de son cœur, il le plaçoit toujours heureusement & naturellement. Il n'étoit ni adulateur, ni courtisan: il écrivoit ce qu'il pensoit & comme il le pensoit: aussi les hommages qu'il rend au Roi portent-ils un caractere de vérité & d'effusion de cœur, qui les rend respectables, malgré le ton gai qui les accompagne.

Le sixieme volume que l'on donne aujourd'hui au Public, est composé de tout ce qu'on a pu trouver de Pieces de M. Vadé, qui n'avoient jamais été imprimées. Il n'avoit point la vanité d'Auteur, & il regardoit lui-même ses productions avec un œil si désintéressé, qu'il

ne mettoit aucun ſoin à les recueillir.

Malgré l'attention qu'on a eu à vérifier ſi tout ce qu'on donne aujourd'hui vient de lui, il ne feroit pas impoſſible qu'il s'y fût gliſſé quelques pieces que d'autres Auteurs revendiquaſſent avec juſtice. Par exemple, on s'eſt apperçu, depuis l'impreſſion, qu'une ou deux Chanſons ſe trouvent auſſi dans les Œuvres de M. l'Abbé de l'Attaignant, c'eſt une erreur involontaire, dont on le prie, ainſi que ceux qui pourroient être dans le même cas, de ne point ſavoir mauvais gré.

Peut-être des cenſeurs délicats trouveront, qu'on auroit pu donner un meilleur ordre aux Pieces qui compoſent ce Volume, en ſupprimer quelques-unes, en corriger d'autres, & en retrancher des Chan-

sons, qu'on nomme *Amphigouris*, & dont le déraisonnement fait le seul mérite; mais qu'ils aïent la bonté de penser, que si M. Vadé eût lui-même donné ce Recueil, il auroit vraisemblablement corrigé, retranché ce que l'on a ni dû, ni pu faire; que l'ordre qu'on a donné à ces Pieces est le seul que l'on pût donner à des Pieces détachées, qui par elles-mêmes n'en ont pas beaucoup, & que si dans quelques endroits il est moins scrupuleusement observé, cela vient de la difficulté qu'on a éprouvée à retrouver les différens morceaux de M. Vadé, & du temps où on les a retrouvés. On a cru n'en pas devoir ôter quelques Amphigouris; on sait ce qu'on doit penser de ce genre: mais tout le monde ne sait pas déraisonner; d'ailleurs, on ne les donné ni comme un modele à imiter, ni

comme des Pièces sur lesquelles on doive juger l'Auteur; ce sont des folies d'un esprit gai, & qui doivent être permises à quelqu'un qui, par tant d'autres morceaux, a si bien prouvé qu'il raisonnoit quelquefois.

Il a laissé encore plusieurs Comédies & quelques Opéra Comiques, que l'on compte donner incessamment au Public.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

LA FILEUSE,

PARODIE

D'OMPHALE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 8 Mars 1752.

ACTEURS.

BABET, jeune Veuve & Fermiere.

MATAMOR, Brigadier de la Maréchaussée, amoureux de Babet.

DAPHNIS, Berger, amant de Babet.

MAIGRECHINE, riche Sorciere, amoureuse de Matamor.

GOTON, Servante & Suivante de Babet.

ACTEURS & ACTRICES de la veillée.

La Scene est dans un des Villages de Flandre.

LA FILEUSE.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS, *seul.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

J'AIME Babet, elle l'ignore :
Hélas ! que mon sort est fatal.
Faut-il, pour m'accabler encore,
Que mon ami soit mon rival ?

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Oui, près de Matamor ma flamme est éclipsée.
Ce fameux Brigadier de la Maréchaussée,
Vient de servir Babet contre des Marodeurs :
Souvent, par le courage, on enchaîne les cœurs.

Air : *Je vous prêterai mon manchon.*

Elle-même en ces lieux s'avance.

SCENE II.

BABET, DAPHNIS, GOTON.

Suite de l'air précédent.

BABET.

Je vous l'ai déja dit, Goton ;
J'ai beaucoup de reconnoissance.

GOTON.

Mais pour de la tendresse, non ;
C'est fort mal fait.

BABET.

Que vous êtes causeuse !

GOTON.

Non ; mais je suis très-curieuse.
La, la, sans façon,
Répondez donc,

Dites oui ou non :
Ferez-vous quelqu'effort
Pour Matamor ?
Ferez-vous quelqu'effort ?

DAPHNIS.

Air : *Pour soumettre mon ame.*

Babet, soyez sensible
Pour cet ami généreux.

BABET.

Que ne m'est-il possible
De former pour lui des vœux !

DAPHNIS.

Mais le zele qui l'anime
Mérite quelque retour.

BABET.

Daphnis ! . . . il a mon estime,
Mais un autre a mon amour.

DAPHNIS.

Air : *Oui, j'ai tout vu.*

Tout est perdu !

O ciel, qu'ai-je entendu!
Qui l'eût dit! qui l'eût cru!

BABET.

Air : *De quoi vous plaignez-vous?*

De quoi vous plaignez-vous?
Cette tendresse me flatte.
De quoi vous plaignez-vous?
En seriez-vous jaloux?

DAPHNIS.

Ah! si je le suis, ingrate,
C'est au nom de mon ami.
Lorsque sa gloire éclate,
Son amour est trahi!

BABET.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Est-ce par crainte ou par pitié
Que son intérêt vous occupe?

DAPHNIS.

Si j'étois aimé, l'amitié
De l'amour seroit bientôt dupe.

BABÉT.

Air : *L'Amour, comme Neptune.*

Ma surprise est extrême.

DAPHNIS.

Oui, ma chere Babet,
Dès long-tems je vous aime.

GOTON.

Nous voici donc au fait.
(*A Babet.*)
A quoi sert votre trouble ?
Donnez-lui tout uniment
De ces fleurs de roman
Que l'on cueille en aimant ;
Pour que l'intérêt redouble,
Jouéz un peu le sentiment.

BABET.

Air : *Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.*

Hélas ! pourquoi retardois-tu
Un aveu qui m'enchante ?

DAPHNIS.

On rend, par un air de vertu,
La chose plus touchante :
A l'Opéra, la probité
Prouve d'un rival le mérite,
Et je l'imite.

GOTON.

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

BABET.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

Que tout ceci, pour Matamor,
Soit toujours un mystere.

DAPHNIS.

Vraiment, je vous approuve fort.

GOTON.

Vous ne pouvez mieux faire.

DAPHNIS.

Je le crains, depuis un instant,
Bien plus que je ne l'aime.

BABET.

Mais quel vacarme l'on entend ?

GOTON.

Taisez-vous, c'est lui-même.

SCENE III.

MATAMOR, BABET, DAPHNIS.

MATAMOR, *suivi d'une troupe de Marodeurs, à qui on a mis les menottes.*

Air : *Malgré la bataille.*

JE viens, belle Veuve,
Vous offrir encor
Une bonne preuve
De mon vif transport :
J'ai su tenir ferme
Contre ces lurons,

Qui de votre ferme
Grugeoient les dindons.

Air : *De la Confession.*

Les voici tous, qu'en voulez-vous
faire,
Répondez, ma chere?
Faut-il, à vos yeux,
Les hacher? J'en fais mon affaire.

BABET.

Ah! plutôt je veux
Vous demander grace pour eux.

MATAMOR.

Air : *Reçois dans ton Galetas.*

Je n'en fais pas à deux fois,
Comme l'on voit faire à d'autres :
Ma bravoure perd ses droits,
Quand l'amour fait parler les vôtres.
(*Se tournant vers les Maraudeurs.*)
Allons, faraux, décampez;
Mais n'y soyez plus rattrapés. *bis.*

Air : *Quand je suis dans mon Corps-de-garde.*

Si pour eux vous êtes si bonne,
Vous le ferez bien plus pour moi ;
Et je me flatte que personne
Ne mérite mieux votre foi.

Air : *Adieu la feuille & le serment.*

Vous devez m'aimer, je m'en vante.

BABET.

De moi vous êtes admiré,
Et même je vous avouerai
Que je suis très-reconnoissante.

MATAMOR.

Un cœur est ingrat en aimant,
Lorsqu'il n'est que reconnoissant.

BABET.

Air : *N'ayez point tant de mépris.*

Je respecte vos vertus ....

MATAMOR.

Ceci m'a l'air d'un refus.

Je suis assez bon;
Mais m'échauffe-t-on,
Je ne vaux pas le diable:
Demandez à Daphnis un peu
De quoi je suis capable,
Morbleu!
De quoi je suis capable?

DAPHNIS, *bas à Babet.*

Air: *S'tilà qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Ménagez-le, je crains pour nous.

BABET, *à Matamor.*

Allez, on fera tout pour vous.

MATAMOR.

Vous me rassurez, & j'espere
A vos enfans servir de pere.

DAPHNIS.

Air: *Babet, que t'es gentille.*

Je tremble!

MATAMOR.

Ton minois

Aux

Aux cœurs cherche caſtille ;
Et lorſque je te vois
Au fond du mien je grille.
On parle de moi !
Mais l'amour, ma foi,
Eſt bien un autre drille !
Si les brigands mon bras pourſuit,
Crac, l'amour en croupe me ſuit,
Et me fait chanter jour & nuit :
Babet, que t'es gentille ? *bis.*

Air : *En paſſant deſſus le Pont-Neuf.*

Vous veillez, dit-on, ce ſoir ;
On pourra vous aller voir.
Pour premiere récompenſe,
Accordez-moi ce bonheur.

BABET.

Volontiers, votre préſence
Nous fera beaucoup d'honneur.

MATAMOR, *voulant embraſſer Babet.*

Air : *S'y prend-on de cette façon ?*

Belle Fileuſe, vous m'aimez donc ?

BABET, *se reculant.*

Ah! s'y prend-on de cette façon?

MATAMOR, *déclame ce qui suit rapidement.*

Quoi donc, pour un baiser me refuser? Ma foi, mon bijou, vous n'y pensez pas; chacun vaut son prix. Quel est votre goût? Aimez-vous l'argent? Je suis fait au tour, & malgré cela vous m'envisagez.

Air : *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon,
Qui, parbleu, ne me plaît guere,
Et votre humeur presque fiere
Me donne quelque soupçon;
Vous recevez ma tendresse
D'une certaine façon
Qui n'annonce rien de bon.

BABET.

L'amour m'occupe sans cesse,
Et votre flamme me blesse
D'une certaine façon.

MATAMOR.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

La réponſe eſt entortillée,
Et me cauſe de l'embarras.

BABET.

Je vais préparer la veillée,
(*Regardant furtivement Daphnis.*)
Et d'y venir ne manquez pas.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Le ſoin de ſe contraindre
Eſt un cruel tourment ;
Que ne peut-on, ſans craindre,
Avouer ſon amant ?
Mais lorſqu'il nous inſpire
Pour lui le même feu,
L'embarras de le dire
Eſt ſouvent un aveu.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

MATAMOR, DAPHNIS.

MATAMOR.

Air : *Adieu, mon cher la Tulipe.*

ENTRE le ziste & le zeste,
Vois, elle me laisse ici;
Qu'en dis-tu, toi, mon ami?
(*Daphnis paroît rêveur & embarrassé.*)
Parle donc!

DAPHNIS.

Je vous proteste
Que.... Mais.... Oui.... Car.... Si....

MATAMOR.

Comment?

DAPHNIS.

Assurément....
Elle a tort vraiment.

Air : *S'tilà qu'a pincé Berg-op-zoom.*

D'autant plus qu'elle eſt dans ſon
tort....

MATAMOR.

Depuis quand as-tu le tranſport?

DAPHNIS, *ſe remettant.*

Babet pour vous eſt indéciſe,
Et voilà d'où vient ma ſurpriſe.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Mais pour vous conſoler, ſi ſon air
vous chagrine,
Une autre vous chérit.

MATAMOR.

Qui? Cette Maigrechine?

DAPHNIS.

Elle eſt riche & ſorciere, ainſi ména-
gez-la.
Vous lui rendiez des ſoins.

MATAMOR.

Que m'importe cela!

Air : *Sous un ormeau.*

Mais, vain effort !
Viens, hâte-toi, cher Matamor,
Viens calmer mon cœur :
As-tu de moi, cher trompeur,
Peur ?

Air : *Des Trembleurs.*

Le désespoir me suffoque ;
Non, sa froideur qui me choque,
N'est point du tout équivoque ;
Je veux punir son forfait.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

Si dans son cœur l'amour pouvoit renaître,
Et qu'il parût me peindre son regret....

Fin des Trembleurs.

Non, garde-toi de paroître,
Je t'étranglerois, peut-être ;
Je sais que ton amour, traître !
Me sacrifie à Babet.

Air ; *Non, je ne ferai pas.*

Il vient, dissimulons : mon cœur, soyez tranquille ;
Un air d'indifférence est souvent fort utile.

SCENE VI.

MATAMOR, MAIGRECHINE.

MAIGRECHINE.

QUE me veut Matamor ?

MATAMOR.

Je viens vous consulter ?

MAIGRECHINE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Reviendroit-il à moi ?... C'est beaucoup me flatter.

Air : *Non, tu ne m'aimes pas.*

Parlez, je vous écoute.

MATAMOR.

Tirez-moi d'embarras.

MAIGRECHINE.

Pour vous, rien ne me coûte,
Vous le savez, hélas!

MATAMOR.

J'ai sur Babet un doute.

MAIGRECHINE.

Non, tu ne m'aimes pas.

MATAMOR.

Air: *L'occasion fait le laron.*

Oh! je vois bien que vous êtes sorciere;
Par la sembleu comme vous devinez!

MAIGRECHINE.

Tu me l'avoues, & tu vois la lumiere,
Tremble!

MATAMOR.

Allons donc, vous badinez.

Air : *Veux-tu sentir le ravissement.*

Votre fureur
Ne peut à mon cœur
Causer de frayeur,
Et ma valeur
Est à l'abri de la terreur.
Vous menacez,
C'est bien assez ;
Et sur cela
Restons-en là.
Un doux penchant
Ne s'inspire point à l'amant,
Par un air méchant.

Air : *Des Triolets.*

Sur ce que Babet peut penser,
Que votre science s'explique.
Si mon amour doit s'offenser
De ce que Babet peut penser ;
Alors je saurai la laisser :
Mais avant, par un tour magique,
Sur ce que Babet peut penser,
Que votre science s'explique.

MAIGRECHINE.

Air : *J'ai des vapeurs.*

L'espoir de la trouver volage
M'engage
A cet effort.
Evoquons, des demeures sombres,
Les ombres,
Quel noir transport !
Mes cheveux dressent ! je frissonne !
Je vois les enfers
Entr'ouverts.
Le jour fuit ! L'air s'embrâse ! Il tonne !
J'ai des vapeurs,
Je me meurs.

(*Evocation ; elle trace des cercles magiques avec sa baguette.*)

Mânes du tendre Amour & de la bonne foi,
Ombre de la pudeur, paroissez devant moi !
De la fidélité, chere ombre, qu'on néglige !

Ombres

Ombres de l'amitié, du goût & du
bon ſens....

(*Elle redouble les cérémonies magiques.*)

Ils ſont tous ſi bien morts, que le
plus grand prodige
N'opéreroit pas plus que mes accens.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Pour cette fois-ci j'y renonce.

MATAMOR.

La belle chienne de réponſe !
J'aurois cru le diable moins ſot ;
De ta promeſſe tu t'écartes.

MAIGRECHINE.

Vous en apprendrez plus tantôt,
Car je m'en vais tirer les cartes.

SCENE VII.

Le Théâtre change, & représente une Veillée ou Encreigne; une vieille est occupée à filer au rouet, & s'endort de tems en tems, pendant lequel deux jeunes personnes quittent leur ouvrage pour jouer au pied de bœuf, & le reprennent quand la vieille s'éveille. Babet, d'un autre côté, dévide du fil sur les mains de Daphnis, tandis que Matamor, une quenouille au côté, s'amuse à filer, &c.

CHŒUR.

FILONS, filons nos amourettes,
Et sachons à propos ménager nos plaisirs.

MATAMOR.

Air : *Des découpures.*

S'il est vrai qu'Hercule fila,

Suis-je ridicule,
Plus que feu monſieur Hercule?
S'il eſt vrai qu'Hercule fila,
Il m'eſt bien permis d'avoir ce plai-
ſir-là.
Filons tous, filons tous,
Rien n'eſt ſi doux;
On ſait plaire aux belles,
En les prenant pour modeles.
Filons tous, filons tous,
Rien n'eſt ſi doux:
Filant pour elles,
L'amour file pour nous.

CHŒUR.

Filons tous, &c.

Une petite Fileuſe ſe détache du groupe, & danſe une fileuſe, tandis que les autres exécutent tout ce qui ſe pratique dans une veillée de village: ceci amene une ronde.

Air : *Toujours va qui danse.*

MATAMOR, *à Babet, la prenant par la main.*

Premier Couplet.

Pour changer un peu de plaisirs,
Et gagner votre bienfaisance,
A mes dépens j'ai fait venir
Un marchand de cadence.
(*Il paroît un Ménétrier de village.*)
Hé ! tout justement le voilà !
Pere, une contre-danse.
Ta, la, la, la, la, la, la,
Et toujours va qui danse.

(*On chante le refrain en dansant un rond.*)

BABET.

Un petit-maître l'autre jour
Me vantoit son train, sa naissance;
Un berger, conduit par l'amour,
Timidement s'avance :
Son air soumis, si bien parla,

Qu'il eut la préférence.
Ta, la, la, la, &c.
Et toujours va qui danſe.

UNE BERGERE.

Liſe, que trompoit ſon berger,
Gémiſſoit ſur ſon inconſtance;
Mais Colinet, pour l'en venger,
Montra tant d'éloquence,
Que Liſe, depuis ce tems-là,
S'en tient à la vengeance.
Ta, la, la, la, &c.
Et toujours va qui danſe.

SCENE VIII.

MAIGRECHINE, & les Acteurs précédens.

(*Elle reſte quelque tems à les conſidérer.*)

Air: *Non, rien n'eſt ſi fatigant, ou des Pan, pan.*

AH! tout mon reſſentiment
Se réveille à cet outrage;

Sans respecter mon tourment,
On retient ici mon amant.
Pan, pan, pan, &c.
Vous allez sentir ma rage,
Pan, pan, pan, &c.
(*Elle veut se jeter sur Babet.*)

MATAMOR, *l'en empêchant.*

S'il vous plaît, Madame, un moment.

(*Toute la Veillée s'enfuit en désordre en chantant :*)

Sauvons-nous, sauvons-nous, sauvons-nous,
Car Maigrechine est en courroux.

CHŒUR.

Sauvons-nous, &c.

SCENE IX.

MAIGRECHINE, MATAMOR.

MAIGRECHINE.

Air : *De la Pierſitoire.*

LE voilà, cet homme ſi vaillant,
Ce héros que je trouve filant :
Quoi donc! la perle des Brigadiers,
Change en quenouille tous ſes lau-
riers ?

MATAMOR.

Vous y trouvez donc du mal?

MAIGRECHINE.

Ce franc animal,
Pour me narguer, donne le bal!

MATAMOR.

Vous y trouvez donc du mal?

MAIGRECHINE.

Perfide, brutal,
Tremble sur ton amour fatal !

MATAMOR, *jetant la quenouille & le fuseau.*

Que voulez-vous dire, expliquez-vous ?

MAIGRECHINE.

A ton tour, parjure, sois jaloux ;
Ta Babet te préfere un rival.

MATAMOR.

Qu'entends-je ?

MAIGRECHINE.

Y trouvez-vous donc du mal ?

MATAMOR, *furieux.*

Air : *Tredam, Monsieur Thomas.*

Par le sang, par la mort,
Connoît-on bien Matamor ?
Sait-on que d'un revers de bras,
Je vous couche un lion à bas ?

J'ai, jadis, n'étant que cadet,
Fait fuir le Guet.
Je ſuis retors & ſubtil;
Mon rival donc ignore-t-il
Que mon eſpadon a le fil?

Air: *Du Confiteor.*

Vous qui ne valez pas un chien,
Et qui réguiſez la vengeance,
Secondez-moi.

MAIGRECHIME.

Je le veux bien.

MATAMOR.

Quoi, morbleu! c'eſt moi qu'on offenſe?
Ah, oui-da, Madame Babet!...
Comment ſavez-vous leur ſecret?

MAIGRECHINE.

Air: *Des Fleurettes.*

Babet a fait remettre
A ſon nouveau vainqueur,

Par Goton, une lettre,
Dont voici la teneur.
« Que nos ardeurs soient secrettes,
» Au jardin venez ce soir. »
Comptez-vous qu'il l'ira voir
Pour des fleurettes ?

MATAMOR.

Air : *Si tu avois connu M. de Catina.*

Ils n'y seront pas seuls, non, par la ventrebleu !
Je les joindrai bientôt & nous verrons beau jeu.
Vous en serez témoin ; je les mange tous deux.

MAIGRECHINE.

Pour moi, son désespoir est un présage heureux.

SCENE X.

Le Théâtre change & représente le jardin de Babet & les ténébres de la nuit.

BABET, DAPHNIS, *arrivant à tâtons.*

DAPHNIS.

Air : *Fuis le danger.*

OUI, sur tes pas,
L'amour m'amene.

BABET.

Parle bas.

DAPHNIS.

Ne crains pas
La gêne.

BABET.

De t'embrasser
Suis-je certaine?

DAPHNIS.

En douter, c'est causer
Ma peine.

Air : *Dans nos hameaux la paix & l'innocence.*

Fais le bonheur de mon ame ravie,
Comble mes vœux, engage-moi ta foi.
Ce jour charmant efface de ma vie
Tous les instans que j'ai passés sans toi.
Ah ! sur les jours que le destin me marque,
Regne, Babet, jusqu'au dernier moment ;
Mais si tu veux les soustraire à la Parque,
D'un prompt retour couronne ton amant.

SCENE

SCENE XI & derniere.

BABET, DAPHNIS, MATAMOR, MAIGRE-CHINE, *dans l'obscurité de la nuit, & se tenant par la main.*

MATAMOR.

Air : *Des Trembleurs.*

UNE voix se fait entendre.

BABET.

Ah! viendroit-on nous surprendre?
Cher Daphnis, quel parti prendre?

DAPHNIS.

Je ne sais pas, mais j'ai peur.

BABET.

De loin on parle, je tremble.

MATAMOR.

Ah! si je les trouve ensemble.

BABET.

On parle encor, ce me semble.
Viens, fuyons....

DAPHNIS.

(*Ils vont d'un côté opposé à la voix, à pas chancelans.*)

Ah ! quel malheur !

MAIGRECHINE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Avançons, suivez-moi, mon cher,

MATAMOR.

Par ma foi je n'y vois pas clair :
Mais vous, qui par des tours célebres,
Changeriez le Soleil en four,
Tâchez d'éclaircir les ténebres.

MAIGRECHINE *fait des hiérogliffes dans l'air avec sa baguette, & le jour paraît.*

Oui, soit : Nuit, faites place au jour.

Air : *De Manon la Couturiere.*

DAPHNIS. } Ciel! ô ciel!
BABET. }

MATAMOR.

Que vois-je, eſt-ce un rêve!
Quoi Daphnis! un ami.

MAIGRECHINE.

Tire ton glaive.
Punis ces amans odieux,
Ou prête-moi ton ſabre.

DAPHNIS. } O Dieux!
BABET. }

MATAMOR.

Air : *Du Noël Suiſſe.*

Avant que ma rage
Venge cet outrage,
Par plaiſir je veux
Les confondre tous deux.
Ma foi c'eſt dommage

D'être découvert;
Avant le potage
En être au dessert.

DAPHNIS. } Hé! faites nous grace.
BABET. }

MATAMOR.

Oui-da, je t'en casse!
Point de subterfuge ;
Qu'un diable me gruge
Tout comme un lardon,
Si j'accorde pardon.

(*Il tire Babet par le bras toute tremblante*)

Air : *J'suis ben aise de vous l'dire.*

Vous qui gémissez, pour la forme,
Après ce que j'ai fait pour vous,
Croyez-vous donc que l'on m'endorme
En roulant des yeux en dessous,
Vous faites ici la honteuse,
Et qui pis est, la vertueuse,

J'ſuis ben aiſe de vous l'dire, enfin,
C'eſt qu'ça n'vous va brin,
Ç'a n'vous va brin.

MAIGRECHINE.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Ton courroux ſe refroidit,
Frappe, voilà tes victimes,
N'écoute rien.

MATAMOR.

C'eſt bien dit.
Vous allez expier vos crimes,

(*Il les prend tous deux.*)

Et malgré tous vos ſermens,
Vous allez ceſſer d'être amans. *bis.*

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

Oui, pour vous punir,
Je vais vous unir,
Donnez-lui votre main blanche,
Qu'il ſoit époux,

Puisque pour vous,
Il penche ;
Il s'ennuira,
Je prendrai ma
Revanche ;
Et s'il est chéri
Jusqu'au Samedi,
Ce sera mon tour Dimanche.

DAPHNIS.
BABET. } Air : *Chantons Lætamini.*

Puisque votre belle ame
Protege nos amours,
Dans des transports de flamme
Nous passerons nos jours.

MATAMOR.

Ç'a n'durra pas toujours. *ter.*

MAIGRECHINE.

Reçois ma main, puisque tu leur pardonnes.
Et que l'hymen....

MATAMOR.

Celui-là n'eſt pas mal.
Non, je craindrois en vous, ma bonne,
D'avoir le diable pour rival.

VAUDEVILLE
DE LA FILEUSE.

Si l'amant qui vous rend hommage,
En petit-maître ſe produit,
De l'amour il n'eſt que l'image,
Sans craindre le moindre dommage,
Parlez bien haut, faites grand bruit;
Mais s'il devient tendre & modeſte,
La peſte!
Belle; m'en croirez-vous?
Filez..... filez, filez doux.

Mari de femme inſociable,
A quels maux le ſort vous réduit!
Si l'épouſe n'eſt point affable,
Pour l'adoucir devenez diable,
Parlez bien haut, faites grand bruit;

Mais ſi la belle eſt jeune & leſte,
La peſte !
Mari, m'en croirez-vous ?
Filez doux.

Autant que ſans perdre codille,
Amant, votre jeu ſe conduit,
Et que, ſans épouſer la fille,
On vous fête dans la famille,
Parlez bien haut, faites grand bruit ;
Parle-t-on d'hymen, & du reſte,
La peſte !
Galans, m'en croirez-vous ?
Filez doux.

Braves enfans de la Garonne,
Mais que maint créancier pourſuit,
S'il ne faut qu'invoquer Bellone,
A l'eſſain qui vous environne,
Parlez bien haut, faites grand bruit ;
Vous menace-t-on du digeſte ?
La peſte !
Amis, m'en croirez-vous ?
Filez doux.

Financiers, voici votre code,
Acquerez-vous dans une nuit,
Grand train, maiſon vaſte & commode,
Maîtreſſe, meubles à la mode,
Parlez bien haut, faites grand bruit;
Le ſort vous devient-il funeſte?
La peſte!
Riches, m'en croirez-vous?
Filez doux.

Avez-vous chez les doctes Fées,
De vos ſoins recueilli le fruit?
Y voit-on briller les trophées?
Auteurs, croyez-vous des Orphées,
Parlez bien haut, faites grand bruit;
Le Cenſeur fait-il certain geſte?
La peſte!
Auteurs, m'en croirez-vous?
Filez doux.

Fin de la Fileuſe.

LE POIRIER,

OPÉRA COMIQUE;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint-Laurent, le 7 Août 1752.

ACTEURS.

THOMAS, Tuteur de Claudine & de Lucette, & amoureux de Claudine.

CLAUDINE, amante de Lubin.

LUCETTE, Sœur de Claudine.

LUBIN, sous le nom de Pierrot, amant de Claudine.

M. DE BONSECOURS, Seigneur d'un village voisin.

BLAISE, Pêcheur.

La Scene est dans un village sur les bords de la Seine.

LE POIRIER,

OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, *seul.*

SI tous les jaloux étoient au fond de la riviere, je serois moins à plaindre. & M. Thomas, au service duquel je me suis mis pour plaire à Claudine, dont il est tuteur, auroit le tems de se noyer, avant que j'allasse le secourir.

Air : *La petite Lise veut qu'on la conduise.*

Ce qui me chagrine,
Hélas ! c'est que Claudine
Ne peut faire un pas
Qu'avec ce vieux Thomas.
Et sa sœur Lucette,
Qui toujours la guette,

Force mon cœur
A cacher ſon ardeur.
Ma chere Claudine,
Si tu ne me devine,
Pierrot, en ce jour,
Mourra de ſon amour.

Thomas épouſe demain ma maîtreſſe; il en eſt déteſté : mais enfin il l'épouſe. J'ai vainement pris le ton & l'habit d'un niais.

Air : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

Je n'ai pu, de cet ours,
Tromper la vigilance.
Contre la défiance,
Que ſervent les détours?
Que je ſuis malheureux !

SCENE II.

PIERROT, BLAISE, *portant un panier rempli de poisson.*

BLAISE, *sans voir Pierrot.*

Air : *Lan farira dondaine, gué.*

Vive un bon luron,
Que rien ne chagraine,
Qui vuide un flacon
Sans reprendre haleine,
Bon;
Lan farira dondaine, gué,
Lan farira dondé.

PIERROT, *à part.*

C'est Blaise.

BLAISE.

Même air.

C'est à l'hameçon,
Que pêche Climene;

J'endors le goujon,
Pour qu'alle le prenne... Bon, &c.

PIERROT, *à part.*

Qu'il eſt heureux !

BLAISE.

Même air.

Avec les tendrons,
Qu'amour nous amene ;
Le ſoir je pêchons,
Au bord de la Seine... Bon, &c.

PIERROT.

J'admire ſa gaieté.

BLAISE.

Même air.

D'ici le Patron
Va pêcher Claudaine :
Un pareil poiſſon
En vaut bien la peine... Bon, &c.

PIERROT.

Hélas !

BLAISE.

En v'là de beaux pour la noce de son festin ; mais ça li coûte cher. (*Appercevant Pierrot.*) Queuque c'est que c'grand flandrin-là qui a l'air d'avoir la meine triste? Eh! cadet! à quoi donc qu'tu rêves-là ?

PIERROT.

Air : *Morbleu ! si je la tenois.*

Je songe à la différence
De votre joie à mon sort.

BLAISE.

A ton avis, ai-je tort ?
Le chagrin de rien n'avance.
Pour tout bien je suis content,
J'aime, bois, ris, chante & danse,
Pour tout bien je suis content ;
Tiens, partageons, mon enfant.

Eh ben! allons donc ; tu ressembles à un accident comme deux gouttes d'eau. Pour t'égayer un peu, viens

me montrer où demeure la maiſon de Monſieur Thomas.

PIERROT.

C'eſt ici. Vous ne pouviez mieux vous adreſſer ; je lui appartiens.

BLAISE.

Air : *En miſtico.*

Oh ! pargué, je t'en farlicite,
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar, dar.
Car ſa future a du mérite,
Et tu m'as l'air aſſez
Miſtificoté,
Futé.

(*Il le prend par la main.*)

Tiens, mon ami, je m'y connois, vois-tu ? . . . .

(*Il recule deux pas en ôtant ſon chapeau.*)

Quoi donc ! queu viſion ! eh ! c'eſt vous, Monſieur Lubin, l'maître

farmier du village de d'là l'iau ? Il y a trois mois qu'on vous charche à coups de tambour, ni pus ni moins qu'un bijou pardu.

Air : *Car.*

Comme vous v'là,
Quelle métamorphose !
Dans tout cela
J'avise quecuque chose :
Car,
T'nez, vous n'êtes pas sans cause,
Le valet de ce vieillard.

Claudaine ne seroit-elle pas, par hasard, le surjet de tout ça ?

PIERROT.

Rien de plus vrai, mon cher Blaise.

BLAISE.

Eh ! mais : comment ça se gouverne-t-il ?

PIERROT.

Le Tuteur est un Argus éternel, & je n'ai pu encore parler à Claudine

que des yeux ; mais j'ai cru entrevoir dans les ſiens quelque eſpoir.

BLAISE.

Vous n'êtes pas mal avancé !

Air : *Je n'en dirai pas davantage.*

Faut pas s'en rapporter aux yeux,
C'eſt un jargon qui trompe au mieux ;
Des belles c'eſt-là le langage :
En aiment-elles davantage ?

Non ; c'eſt un tournement de regard à l'occaſion de leur gloire qui fait ça, & les nigauds prennent le change.

PIERROT.

Va, Claudine eſt trop naturelle.

Air : *L'autre jour étant aſſis.*

Elle fixe mes deſirs :
Mon cœur, près de cette belle,
A cent fois, par mes ſoupirs,
Dit ce qu'il reſſent pour elle.
Je l'ai vue à ſon tour,
Soupirer & ſe taire :

Tel eſt du tendre amour
Le langage ſincere.

BLAISE.

C'eſt ben dit; mais avec tout ça, vous ne tenez rien ; faut de la parole, M. Lubin. Faut agir, voyez-vous!

Air : *Mon papa, toute la nuit.*

On amorce le poiſſon
Pour qu'il entre dans la naſſe;
Si Claudaine entend raiſon ...

PIERROT.

Quoi! que veux-tu que je faſſe!

BLAISE.

Enlevez, enlevez, enlevez-la,
Dans ma barque je vous paſſe;
Enlevez, &c.

PIERROT.

Ah! je crains trop pour cela.

BLAISE.

Quoi donc craindre! il n'y a pas

de crainte à avoir; quand vous serez une fois cheux vous, tout sera dit, & d'un autre côté :

Air, Chacun à son tour.

Le Seigneur du lieu vous estime,
A le faire il est engagé;
Votre mere étoit son intime,
Et l'avoit par fois obligé.
Il peut donc, en vous donnant retraite,
Vous rendre service en ce jour;
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

Et puis avec ça, il est en procès avec M. Thomas; ça jett'ra de l'huile dans le feu: & si M. Thomas vous poursuivoit, il trouveroit à qui parler. Et puis, tenez, ma barque a ça de bon; drès qu'une fille y a mis le pied.... votre serviteur; les jaloux y renoncent. Je m'en vas porter mon

poiſſon ; arrangez-vous là-deſſus avec votre parſonniere.

(*Il ſort.*)

PIERROT.

Ne m'abandonne pas, ſi je la détermine.

BLAISE.

Non, non ; allez. (*Revenant ſur ſes pas.*) J'veux dire ; queu maniere d'humeur que c'eſt M. Thomas ? C'eſt qu'en cas d'occaſion, c'eſt bon à ſavoir.

Air : *Joſeph eſt bien marié.*

Ce Tuteur eſt-il madré ?

PIERROT.

Non, c'eſt un avare outré,
Amoureux par fantaiſie,
Défiant par jalouſie,
Qui par bétiſe croît tout.

BLAISE.

Allez, j'en vienrons à bout.

J'irons dire un mot de tout ça à M. de Bonsecours, Seigneur de cheux vous, & puis je repasse ici, c'est l'affaire de quatre coups de rame. Sans adieu, Monsieur Lubin.

PIERROT.

Crois que ma reconnoissance ...

BLAISE, *s'en allant.*

Chantons lestamini, chantons lestamina, chantons lestamini, chantons lestamina.

SCENE III.

PIERROT, *seul.*

CLAUDINE ne se présente point à ma vue, le Tuteur l'obséde sans doute.

Air : *Quel voile importun.*

Du jeune objet que j'adore,

Ne verrai-je pas
Les innocens appas ?
O toi que mon cœur implore !
Remplis mes desirs,
Puissant Dieu des plaisirs !
Termine mon impatience,
Conduis ses pas dans ce séjour ;
Hélas ! tu sais que sa présence
Est pour moi la lumiere du jour.
Du jeune objet, &c.

Ces fleurs, cette verdure,
Ne m'offrent qu'un triste tableau ;
Mais quand je la vois tout est beau,
Tout rit dans la nature.
Du jeune objet, &c.

Mais voici Lucette, sa maligne petite sœur ; reprenons devant elle notre rôle d'imbécile.

SCENE IV.

LUCETTE, PIERROT.

LUCETTE, *à part.*

MA sœur me parle de Pierrot avec une sorte de défiance, elle est rêveuse... ce garçon a une certaine bonne mine qui dément son état, & je soupçonnerois presque.... Mais non, il est si bête !

PIERROT, *d'un ton niais.*

Ah ! bon jour Mademoiselle Lucette : où est donc Mademoiselle Claudine, votre sœur ?

LUCETTE.

Eh ! mais, elle est .... vous êtes bien curieux ! qu'est-ce que vous lui voulez ?

PIERROT, *tout lentement.*

Air : *Je voudrois bien me marier.*

Je voudrois bien lui dire un mot.

LUCETTE, *le contrefaisant.*

Que pourriez-vous lui dire ?

PIERROT, *soupirant.*

Je ne sais pas.

LUCETTE, *riant.*

Ah ! qu'il est sot !

PIERROT.

Qu'avez-vous donc à rire ?

LUCETTE.

C'est que vous soupirez, Pierrot.

PIERROT.

Hé bien ! oui, je soupire.

LUCETTE.

Oui-dà ! Est-ce là ce que vous vouliez dire à ma sœur ? Oh ! c'est la même chose, je lui reporterai ; ou

bien, si vous voulez, Monsieur Thomas lui en fera la confidence.

PIERROT.

Air : *Allons gai, toujours gai.*

Ah ! petite méchante,
Vous me désespérez.

LUCETTE.

La complainte est touchante !
Je crois que vous pleurez.
Allons gai, toujours gai.

PIERROT, *naturellement.*

Aimable Lucette, loin de m'accabler, plaignez-moi, je mérite toute votre pitié.

LUCETTE.

Oh ! oh ! voici du sérieux.

PIERROT, *à part.*

Qu'ai-je dit ?

LUCETTE.

Vraiment ! il se dégourdit.

SCENE V.

CLAUDINE, LUCETTE, PIERROT.

LUCETTE.

AH! ma fœur, ma fœur, approchez. Tenez, Monfieur Pierrot vous honore, je crois, de fa tendreffe.

CLAUDINE.

Hé bien? ma fœur.

PIERROT.

Air: *Un inconnu.*

* Moi, vous aimer! ah! voyez quel
menfonge!
Me fiéroit-il d'adorer vos appas?
Mais quand j'y fonge....
Claudine, hélas!
Si vous faviez, non! vous ne croiriez pas,

Dans quel plaiſir leur ſouvenir me
plonge.

LUCETTE.

Voyez-vous ?

PIERROT.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Vainement j'en ferois myſtère,
Tout conſpire à me dévoiler.
Quand vos yeux daignent me parler,
Mon cœur doit-il ſe taire ?
D'ailleurs, le tems preſſe.

CLAUDINE.

Air : *Ne m'entendez vous pas.*

Je ne vous entends pas.

PIERROT.

Si l'amour le plus tendre,
Ne peut ſe faire entendre ;
Que deviendrai-je, hélas !

CLAUDINE.

Je ne vous entends pas.

(*A part.*)

Qu'il m'en coûte pour le rebuter,

LUCETTE.

Air : *Paris est au Roi.*

Mais vraiment Pierrot,
Pierrot n'est pas sot;
L'amour, qui l'enhardit,
Regne en ce qu'il dit.
Pour moi je le crois
Un fûté matois.
Tenez, voyez, ma sœur,
Cet air séducteur.

CLAUDINE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Je sais bien qu'en penser. Mais, ma sœur, Monsieur Thomas est seul; il pourroit s'ennuyer.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Vous savez que vos besoins,
Par lui se préviennent;

Allez lui rendre vos ſoins,
Ces ſoins-là conviennent.

LUCETTE.

Va-t-en voir s'ils viennent.

Pour vous laiſſer avec Pierrot?
J'entends.

CLAUDINE.

Mais, lui dis-je quelque choſe?

LUCETTE.

Non; mais vous pouſſez des ſoupirs.

PIERROT.

Air : *Mais hélas! je m'apperçois bien.*

Si, dans un rang moins obſcur,
Le deſtin m'avoit fait naître,
Pour moi, votre cœur moins dur,
Pourroit m'écouter, peut-être.
Mais, hélas! je m'apperçois bien
Que, pour plaire, il faut paroître:
Mais, hélas! je m'apperçois bien...

CLAUDINE, *tendrement.*

Allez, ne jurez de rien.

LUCETTE.

Vous l'aimez donc ?

CLAUDINE.

Oui, petite eſpionne.

LUCETTE.

Eh! ſi, ma ſœur.

PIERROT.

Quoi! belle Claudine; j'aurois le bonheur, malgré mon état....

CLAUDINE.

Air: *Dans nos hameaux, la paix & l'innocence.*

Ah! ſi j'en crois ce que mon cœur deſire,
Vous n'êtes point ce que vous paroiſſez;
Votre douceur, vos ſoins doivent ſuffire
Pour le prouver.

PIERROT.

Que vous me raviſſez !
Oui, pour vous rendre en ſecret mon hommage,
J'ai de bon cœur pris ce déguiſement.

CLAUDINE, *tendrement.*

Quoi ? s'abaiſſer ! . . . .

PIERROT.

Les marques d'eſclavage,
Sont de l'amour le plus bel ornement.

Lubin eſt mon nom ; & ma famille & mon bien pourront vous être bientôt connus, ſi vous êtes touchée de mon martyre.

CLAUDINE.

Air : *Un Miniſtre de Calais.*

Hélas ! vous cauſez le mien.

LUCETTE.

Tout ceci me rend jalouſe.

CLAUDINE.

Mais, Lubin, n'eſpérez rien;
Le Tuteur ce ſoir m'épouſe.

LUCETTE, *malignement.*

Ahi, ahi, ahi.

PIERROT.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Ma reſſource eſt le déſeſpoir.

CLAUDINE.

Ciel! que me faites-vous prévoir!

PIERROT.

Comment voulez-vous que je vive,
Quand vous prononcez mon trépas?

CLAUDINE.

Je frémis!... Non, quoi qu'il arrive,
Cher Lubin, vous ne mourrez pas.

LUCETTE.

C'eſt-à-dire, Mademoiſelle ma ſœur, que vous n'épouſerez point Monſieur Thomas?

CLAUDINE.

Précifément, ma fœur.

PIERROT.

Que je fuis heureux !

LUCETTE.

Mais fera-ce moi ?

CLAUDINE.

Je ne vous empêche pas de vous en accommoder dans quelques années.

LUCETTE.

Non pas, ma chere fœur aînée.

Air : *Qu'on me blâme tant que l'on voudra.*

Pour me plaire,
Il faut qu'un amant
Joigne au fentiment,
Un heureux caractere;
Que fincere,
Jeune & fait au tour,
Il fache me faire,
Céder à l'amour.

Un

Un volage, un indiscret,
Un mal-adroit,
Un faquin, un soupirant à lunettes,
De fleurettes,
Vainement m'entretiendroient,
Mes regards les confondroient,
Et leur diroient :
Pour me plaire,
Il faut qu'un amant
Joigne au sentiment
Un heureux caractere ;
Que sincere,
Jeune & fait au tour,
Il sache me faire
Céder à l'amour.

Ainsi, vous voyez bien que je m'en tiens à Lubin. Je vous abandonne tous les autres.

CLAUDINE.

O ciel !

PIERROT.

Il ne nous manquoit plus que cet obſtacle.

LUCETTE.

Comment?

PIERROT, *embarraſſé.*

Je dis que je ne m'attendois pas à tant de bonheur à la fois.

LUCETTE.

Et moi, je m'attendois à une réponſe plus honnête.

Air : *Quel déſeſpoir !*

Ne craignez rien,
On ne prétend forcer perſonne ;
Ne craignez rien,
(*D'un air dédaigneux.*)
Gardez votre charmant lien.

PIERROT.

Quand l'amour l'ordonne,
Sachez que le cœur ſe donne.

LUCETTE.

Ma sœur est assez bonne
Pour vous laisser prendre le sien.

PIERROT.

Elle a le mien :
Sans cela, petite friponne....

LUCETTE.

Ne craignez rien.
(*D'un ton fier.*)
Allez, Monsieur ; on vous vaut bien.

PIERROT.

Vous valez mille fois mieux ; mais...

LUCETTE.

Mais, mais ; il suffit : pour vous apprendre à être plus galant, vous n'épouserez ni Mademoiselle, ni moi.

PIERROT, *à part.*

Quel petit diable !

CLAUDINE.

Air : *Menuet de Grandval.*

Ah ! ma ſœur, vous allez ſans doute,
Dire tout à Monſieur Thomas ;
Mais, malgré lui, quoiqu'il m'en coûte....

LUCETTE.

Moi ! je ne lui dirai pas.

CLAUDINE.

Quoi ! tout de bon, ma chere petite ſœur ?

LUCETTE.

Oh ! tout de bon. Je m'en garderai bien.

PIERROT.

Quelle diſcrétion à cet âge !

LUCETTE.

Air : *De la Courſe Italienne.*

Je ne ſuis pas ſi ſotte, vraiment !
Que d'aller jaſer imprudemment.

Je le connois ;
Si je le lui disois,
Votre secret
Le dégoûteroit ;
Il laisseroit
Ma sœur, & me prendroit.
Non, je ne suis pas si sotte, vraiment !
Que d'aller jaser imprudemment.

Mais je me réserve de lui dire tout, après que Monsieur Thomas sera votre époux.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUCETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Et Lubin me restera. Le voilà, le pauvre bon homme !

SCENE VI.

THOMAS, CLAUDINE, LUCETTE, PIERROT.

THOMAS.

BON jour, mes enfans. Lucette, avez-vous bien fait le guet?

LUCETTE.

Oui, Monſieur.

THOMAS.

Vous n'avez donc rien à me dire?

LUCETTE.

Oh! non Monſieur.

THOMAS.

Ecoutez, mon petit chat.

(*Il lui parle bas à l'oreille.*)

CLAUDINE.

Air: *Pour la Baronne.*

Lubin, que faire?
Hélas! on va nous ſéparer!

PIERROT.

J'imagine un moyen, ma chere ;
Un tour.

CLAUDINE.

S'il peut me rassurer,
Il faut le faire.

PIERROT.

Paroissez dans quelques instans desirer du fruit de ce Poirier : je me charge du reste.

CLAUDINE.

J'y consens volontiers.

THOMAS, *à Lucette*, (*haut.*)

Et vous distribuerez des bouquets & des rubans à chacun ; entendez-vous ?

LUCETTE.

Oui, Monsieur.

CLAUDINE, *à part.*

Que je le déteste !

LUCETTE, *à Claudine & à Lubin, en s'en allant.*

Après la noce; après la noce.

SCENE VII.

THOMAS, CLAUDINE, PIERROT.

THOMAS, *à Pierrot.*

Air: *Zeste, zeste, zon, zon, zon.*

QUE dis-tu de mon mariage?
(Montrant Claudine.)
De l'aimer, n'ai-je pas raison?
Ma foi, mon arriere saison
Devient mon plus bel âge.
Je renais près de ce tendron;
Vois, ne suis-je pas encor leste?
(Il saute lourdement.)
Ziste, zeste,
Zon, zon, zon.
(Il tousse un peu.)

Qu'a de plus un jeune garçon ?
N'eſt-ce pas mon petit chou ?

CLAUDINE, *embarraſſée.*

Monſieur ....

THOMAS.

Dis, dis; ne te gêne pas devant Pierrot : tu ſais que c'eſt un bon garçon qui n'entend pas malice, & dont nous ſommes sûrs.

PIERROT, *d'un ton niais.*

Air : *Réſonnez, ma muſette.*

Mademoiſelle, ô dame !
Ca doit vous ravir l'ame,
De trouver un mari,
Qui de vous eſt chéri.

THOMAS.

Le pauvre garçon ! comme il prend mes intérêts !

PIERROT.

Moi, Monſieur, je ne deſire que ce que vous aimez.

THOMAS.

Parbleu! c'est la nature même.

(*A Claudine.*)

Va, ma pauvre petite, va,
Je t'aime plus que tu ne m'aime.

CLAUDINE.

Monsieur, je le crois aisément.

THOMAS.

Tes sentimens pour moi seront bientôt récompensés, je te laisserai la maîtresse.

Air: *Des fraises.*

Et tu porteras sur toi,
La clef de mes armoires.
Viens....

CLAUDINE.

Avant permettez-moi,
S'il vous plaît, de manger.

THOMAS.

Quoi?

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Des poires, des poires, des poires.

THOMAS.

Oh! que cela ne tienne. Va, Pierrot, va vîte prendre une échelle, & tu lui en cueilleras.

PIERROT.

J'y cours, Monsieur, j'y cours.

(*Il sort.*)

THOMAS.

Ce garçon-là m'est bien attaché; c'est dommage qu'il soit si benet.

SCENE VIII.

CLAUDINE, THOMAS.

THOMAS.

Air : *Et non, non, non, je n'en veux pas davantage.*

Tu dois être bien contente ?

CLAUDINE.

Je ne la suis pas encor.

THOMAS.

De ton ame impatiente,
J'aime à voir le doux transport.
Ce soir celui qui t'engage,
De son cœur te fera le don.

CLAUDINE.

Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.
Que ne suis-je sûre de la réussite !

THOMAS, *riant.*

Ah, ah, ah; elle me fait rire: eſt-ce que cela peut manquer?

CLAUDINE.

Mon cœur le craint.

THOMAS.

Ton cœur, ton cœur ... a tort; il eſt étonnant comme elle m'aime! ce que c'eſt que de gêner les filles, & de les garder de près! on ſe les attache.

SCENE IX.

THOMAS, CLAUDINE, BLAISE.

BLAISE.

Air: *O reguingué.*

SERVITEUR à Monſieur Thomas.
Que votre future a d'appas!
O reguingué, ô lon lanla,

Morgué! ça feroit ben dommage,
Qu'alle languifsât davantage.

THOMAS.

Ce jour va finir fon tourment.

BLAISE.

Je favons ben que tout s'apprête pour ça, & j'en fommes ben-aife; car je nous intéreffons à fon intérêt; & fti-là qu'alle aime eft, morgué, ben aimable itou.

THOMAS.

Je te fuis obligé du compliment.

BLAISE.

Oh! allez, il n'y a pas de quoi. Dites donc, Monfieur Thomas: vous allez ben vous réjouir?

THOMAS.

Oh! je t'en réponds, mon enfant.

BLAISE.

Air: *L'honneur dans un jeune tendron.*

Celle que voilà devant vous,

Mérite d'un fringant époux
Toute l'ardeur & le courage.

THOMAS.

Mais mon teint est assez fleuri.

BLAISE.

Oui, vous portez sur le visage,
Tous les signes d'un bon mari.

THOMAS.

Quoi ! franchement ?

BLAISE.

Oh ! en vérité.

Air : *N'ayez pas tant de mépris.*

Vous avez, avec cela,
De l'esprit, dit-on ?

THOMAS.

Oui-dà.

BLAISE.

Vous êtes rusé ;
Il n'est pas aisé
De vous en faire accroire.

THOMAS.

Oh! non.

BLAISE.

Qui vous attrapera;
Sera pis qu'un grimoire,
Lon la,
Sera pis qu'un grimoire.

THOMAS.

Va, je le lui pardonne.

BLAISE.

Eh! pourtant, note bourgeois, vous ne feriez pas d'humeur, fus votre respect, à céder Mademoiselle Claudaine à queuqu'autre, pas vrai?

THOMAS.

Non, parbleu.

BLAISE.

Je croirois ben. A propos de ça, comment trouvez-vous l'poisson? Pierrot vient de me dire qu'il passe.

roit, en cas que Mademoiselle Claudaine l'aime.

CLAUDINE.

Passionnément.

THOMAS.

Oui, il est très-frais: tu veux m'amener à te donner pour boire?

BLAISE.

Tout juste, note maître: comme vous devinez! Queu malin que vous êtes!

THOMAS.

Tiens le voilà.

BLAISE.

Deux fols! on voit ben que c'est le jour de vos noces, vous faites de la dépense.

Air: *L'occasion fait le larron.*

Ne faut-il pas vous rendre votre reste?

THOMAS.

Non, garde tout, c'eſt pour toi, mon
garçon.

BLAISE.

Loin d'être ingrat, je veux, je vous
proteſte,
Vous faire avaler un goujon.

THOMAS.

Volontiers, cela n'eſt pas de refus.

BLAISE.

Laiſſez faire : allez ; Mademoiſelle Claudaine vous le fra frire dans la poële à Monſieur Lubin : pas vrai la petite-mere ? Ah ! Monſieur Thomas, que vous êtes heureux ! Voyez comme alle vous regarde ! ſi alle pouvoit vous manger, alle le feroit. Sans adieu, Monſieur Thomas.

THOMAS.

Bon jour, mon ami.

BLAISE, *sortant.*

Y allez vous-en, gens de la noce,
Y allez vous-en, chacun cheux vous.

THOMAS.

C'eſt un bon réjoui ! . . . comme te voilà rêveuſe ! depuis un inſtant tu n'es plus la même ; que te manque-t-il ?

CLAUDINE.

Des poires.

SCENE X.

THOMAS, CLAUDINE, PIERROT.

THOMAS.

TIENS, voilà Pierrot : tu vas être ſatisfaite.

CLAUDINE.

Je craignois qu'il ne m'eût oubliée.

PIERROT, *toujours niais après avoir posé l'échelle.*

Air : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

Vous oublier! nenni vraiment:
Je n'en ai point envie.
A vous servir à tout moment,
Je passerai ma vie.

THOMAS.

Fort bien.

PIERROT.

Monsieur, en vous aimant,
Fait que ça m'intéresse;
Et je vous regarde à présent,
Tout comme ma Maîtresse.

THOMAS.

Oh, tu le peux, puisque je la regarde, moi, comme ma petite femme.

CLAUDINE.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman.*

Pierrot ne se trompe pas,

Et le titre qu'il me donne,
A pour moi tous les appas
D'une brillante couronne:
Le cœur seul tient lieu de trône;
Quel bonheur, lorsqu'en aimant,
On regne sur son amant!

THOMAS.

Tu m'enchantes. Elle est folle de moi. Pierrot, dépêche-toi de lui cueillir de ce fruit.

PIERROT.

Air: *Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.*

Oh! je ne me fais point prier;
Mais, Monsieur, si je monte,
Ne secouez pas le Poirier;
Car j'aurois peur....

THOMAS.

Quel conte!
Mon pied fera ta sûreté,
Crainte que l'échelle ne glisse.

PIERROT, *montant.*

Point de malice.

CLAUDINE.

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

THOMAS, *au pied de l'échelle.*

Que veux-tu, il eſt peureux : il ne faut pas ſe moquer de ſa ſimplicité. Un homme d'eſprit plaint ceux qui n'en ont pas.

PIERROT, *ſur l'arbre.*

Ah, ah, Monſieur, que faites-vous donc là ?

THOMAS.

Parbleu, tu le vois bien.

PIERROT.

Vraiment, oui, je le vois. Quoi avant d'être marié prendre ces petites libertés-là.

THOMAS.

Que diable eſt-ce qu'il chante ?

PIERROT.

PIERROT.

Air : *Maman, qu'est-ce donc qu'ils faisoient?*

Devant moi former ce dessein!

THOMAS.

Que dis-tu?

PIERROT.

Vous poussez Claudine.

THOMAS.

Qui? moi?

PIERROT.

Vous lui baisez la main.
Elle ne fait point la mutine:
Vous l'embrassez,
La caressez.

THOMAS.

Fais-toi donc mieux entendre.

PIERROT.

Diantre, comme vous la pressez!

THOMAS.

Je n'y puis rien comprendre.

La tête lui tourne.

PIERROT.

Ah! vous ôtez l'échelle, & vous vous enfuyez. M. Thomas! Mademoiselle Claudine! Ils s'en vont! Je savois bien qu'ils me feroient des malices.

Air : *Nanon dormoit.*

C'est fort mal fait.

THOMAS.

Parle, que veux-tu dire?
Le diable met
Ton esprit en délire.

PIERROT.

Mais quelle voix j'entend!

THOMAS.

Descend, descend,
Et tu verras, pauvre innocent!

PIERROT, *après être descendu, se frotte les yeux.*

Hé, non? vraiment, les voici.

THOMAS.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Hé bien ! prenons-nous la fuite ?
Dis-moi, nous embrassons-nous ?

PIERROT.

J'ai pourtant vu....

THOMAS.

Tu mérite
D'être mis au rang des foux.

PIERROT.

Je reste tout comme un marbre ;
Car j'ai....

THOMAS.

Pauvre écervelé.

PIERROT.

Mais il faut donc que cet arbre
Soit, Monsieur, ensorcelé.

Et si je n'ai pas tout vu ce que je vous ai dit, je ne m'appelle pas Pierrot. Voyez le serment que je vous fais.

CLAUDINE.

Cela paroît bien étonnant.

THOMAS.

Il faut qu'il en soit quelque chose; car quoique simple & niais, il a des yeux. Parbleu! éprouvons cela.

(*Il monte sur le Poirier.*)

PIERROT.

Il le prend bien.

CLAUDINE.

Air: *De s'engager il n'est que trop facile.*

Mais quel succès ceci peut-il produire?
Savez-vous bien qu'avant la fin du
jour....

PIERROT.

Tout sert nos vœux; mais laissez-
vous conduire.

CLAUDINE, *lui donnant la main.*

Je mets mon sort dans les mains de
l'amour.

THOMAS, *sur l'arbre.*

Il sembleroit qu'il lui prend le bras.

PIERROT.

Daignez seulement me suivre.

CLAUDINE.

Mais, Lubin ; la pudeur, la sagesse me défendent....

THOMAS.

On diroit qu'il la presse.

PIERROT.

Air : *Ah ! je vous trouve, Chevalier.*

La fuite ne sera que feinte ;
Ne craignez rien.

CLAUDINE.

Hélas !

PIERROT, *lui baisant la main.*

Aimons-nous sans contrainte.

THOMAS.

Cela va bien.

PIERROT.

Pour notre intérêt & par grace,
Daignez m'accorder un baiser.

CLAUDINE.

Pourrois-je vous le refuser ?

THOMAS.

Ne croiroit-on pas qu'il l'embrasse ? Ma foi, je trouve ce Poirier singulier ; mais, mais, fort singulier.

PIERROT.

Belle Claudine, venez.

CLAUDINE.

Je n'ose.

PIERROT, *se jetant à ses genoux.*

Je vous en conjure.

THOMAS.

Oh ! oh ! le voici à ses génoux ! descendons.

PIERROT, *pendant que Thomas descend, passe de l'autre côté de l'arbre.*

Cruelle! nous sommes perdus!

THOMAS, *descendant.*

Cela ressemble si fort à la vérité!

CLAUDINE.

Que je suis sotte!

THOMAS, *descendu.*

Ma foi, non, ils sont fort tranquilles, les pauvres enfans!

CLAUDINE.

Eh bien! Monsieur, avez-vous vu quelque chose?

THOMAS.

Oui, d'honneur, ou du moins j'ai cru voir qu'il te prénoit la main, qu'il la baisoit, qu'il étoit à tes genoux.

PIERROT.

Là, suis-je un menteur?

CLAUDINE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Bon ! vous riez.

THOMAS.

Eh ! non, te dis-je.

CLAUDINE.

En ce cas, c'est donc un prodige.

PIERROT.

Voyez, Monsieur, si j'avois tort ?
Etois-je fou ?

THOMAS.

Non, je t'assure.

Malgré cela, je doute encor
D'une aussi comique aventure.

PIERROT.

J'étois comme vous.

CLAUDINE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Que je me repens de ma timidité ! Je suis enchantée de cela. C'est une découverte rare.

THOMAS, *content.*

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Comme tu dis, la découverte est bonne:
Cet arbre est une curiosité ;
J'attraperai par là plus d'une personne;
Plus d'un jaloux y sera déconcerté.

TOUS TROIS.

Assurément la découverte est bonne.

THOMAS, *remontant.*

J'y monte encore par curiosité.

PIERROT, *à Claudine.*

Laisserons-nous encore échapper cette occasion ?

CLAUDINE.

Air : *Sur ce côteau.*

Je me souviens
De ma sotise, & j'en reviens ;
Va, tu me conviens :
A mon tour je te préviens ;
Viens.

PIERROT, *ôtant l'échelle.*

Quel bonheur ! hâtons-nous.
Qu'il est doux,
De tromper un jaloux !

THOMAS.

Ne croiroit-on pas qu'il ôte l'échelle ? cela est original.

PIERROT, CLAUDINE, *s'en allant.*

Suivons l'amour ;
C'est lui qui nous guide en ce jour.
Loin des envieux,
Nous ferons, en d'autres lieux,
Mieux.

(*Ils sortent.*)

SCENE XI.

THOMAS, *seul.*

On se donneroit au diable qu'ils s'en vont. C'est plaisant ! c'est fort plaisant ! Je ne donnerois pas ce Poi-

rier pour cent louis. (*Il rit.*) Ah, ah, ah, ah. Parbleu, je m'amuſerai bien! Non-ſeulement je m'amuſerai; mais je pourrai faire nombre de gageures; par conſéquent les gagner & m'enrichir encore. Cette idée me flatte bien plus que mon mariage.

SCENE XII.

THOMAS, LUCETTE.

LUCETTE.

COMMENT ont-ils fait pour s'échapper?

THOMAS.

Ah, Lucette, Lucette! Tiens; viens voir, viens voir.

LUCETTE.

Air: *Oui, j'ai tout vu.*

Ah! j'ai tout vu;

Vous n'avez rien prévu;
Qui l'eût cru?

THOMAS.

Que dis-tu?

LUCETTE.

Allez, Monsieur; ils sont déja bien loin. Votre Pierrot étoit un Amant déguisé en valet.

THOMAS.

A l'autre! Est-ce que tu es ensorcelée aussi, toi? Le charme s'étendroit-il....

LUCETTE, *riant.*

Eh! mais, Monsieur Thomas, vous radotez; ils sont prêts à revenir!

Air: *Dans la jeune saison.*

Ma sœur & son mignon,
Qu'un Pêcheur considere,
Dans la barque au poisson,
Ont passé la riviere.
Eh! riez, riez donc.

THOMAS.

THOMAS, *en colere.*

Ah! petit ſerpent! fripon de Pierrot! effrontée Claudine! vîte; cours après eux.

LUCETTE.

Ma foi, Monſieur, courez-y vous-même.

THOMAS.

Eh! le puis-je faire? Maudit Poirier, tu ſeras coupé! A l'aide, au ſecours, je crève, je ſuis volé!

SCENE XIII.

THOMAS, LUCETTE, BLAISE.

BLAISE.

Et puis ils s'en furent,
Dans une maſure.

Ah, ah! dites donc, papa! Qu'eſt ce que vous faites-là? Eſt-ce pour voir

de plus loin, que vous v'là grimpé si haut ?

THOMAS.

Te voilà, pendard ! c'est donc toi qui facilite l'enlèvement d'une jeune innocente ?

BLAISE.

Air : *Chantez, mon petit.*

Toujours par fillette franche,
Barbon doit être triché.
Comme un oiseau sur la branche....

THOMAS.

Coquin !

BLAISE.

Le voilà perché !
Mi, mi, fa, re, mi,
Chantez, mon petit, &c.

THOMAS.

Oh ! que j'aurai de plaisir à te faire pendre !

BLAISE.

Note bourgeois, d'la douceur ; en attendant, je m'en vas vous tenir l'échelle, moi.

(Il dresse l'échelle contre l'arbre.)

THOMAS, *descendant.*

Nous allons voir beau jeu.

SCENE XIV & derniere.

M. DE BONSECOURS, CLAUDINE, LUCETTE, THOMAS, PIERROT, BLAISE.

CLAUDINE, *pendant que Thomas descend.*

Je n'ose paroître devant lui.

M. DE BONSECOURS.

Rassurez-vous, ma chere enfant ; je prends tout sur moi.

THOMAS, *descendu, veut courir après Blaise.*

Ah! scélérat! ....

M. DE BONSECOURS.

Tout doux! Monsieur Thomas.

THOMAS, *d'un air soumis.*

Ah! Monsieur.

BLAISE.

Air : *A la façon de Barbari, mon ami.*

Voilà Monsieur de Bonsecours,
Seigneur de sa paroisse,
Qui vient nous prêter son secours.

THOMAS.

Quelle nouvelle angoisse!

BLAISE.

Il connoît votre intention,
La faridondaine, la faridondon;
Il va la seconder aussi, beribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

M. DE BONSECOURS.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Mon cher, je vous donne à choisir,
De plaider ou de les unir.
Renoncez à Claudine,
Ou bien
Je fais votre ruine.

BLAISE.

Entendez-vous bien?

M. DE BONSECOURS.

Je vous abandonne tous les trois à ce prix.

THOMAS.

Quelle alternative !

BLAISE.

Air : *Quel plaisir va nous unir !*

Croyez-moi, Monsieur Thomas,
N'hésitez pas;
L'occasion est bonne;
Sortez d'un double embarras,

Laissez Claudine, & gardez vos ducats:
Fillette fait peu de cas,
D'un soupirant, dont la barbe grisonne.
Croyez-moi, Monsieur Thomas,
Laissez Claudine, & sauvez vos ducats.

M. DE BONSECOURS.

Air : *La bonne aventure.*

Allons, Monsieur le Tuteur,
Un mot doit conclure.

THOMAS.

Eh bien! je me rends, Monsieur.
J'enrage de tout mon cœur.

CLAUDINE, PIERROT.

La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure.

THOMAS.

Je vais faire abattre ce maudit Poirier, & fera les frais de la noce qui voudra.

M. DE BONSECOURS.

Je m'en charge.

THOMAS, *à Lucette, en s'en allant.*

Toi, petite coquine; pour n'avoir pas été plus vigilante, tu payeras pour ta sœur dans quelques années.

LUCETTE, *à Blaise.*

Monsieur Blaise, je me recommande à vous, qnand je serai plus grande.

BLAISE.

Volontiers: je ne risque rien d'avancer le mien dans ces marchés-là; moi, je me sauve sur la quantité.

VAUDEVILLE.

Prétextant une bonne affaire,
Un débiteur, d'un ton poli,
Vous promet de vous satisfaire;
Eh! oui, oui, oui,
Fiez vous-y!
Plus on est bon, plus il retarde:

Ensuite on a beau le prier;
Il chante, il rit, & vous regarde
Comme Thomas sur le Poirier.

Les agrémens du badinage,
Aux prudes, causent de l'ennui;
Leur conduite en est bien plus sage;
Eh! oui, oui, oui,
Fiez vous-y!
Bien souvent, l'époux d'une prude,
Qu'il respecte tout le premier,
Feroit une épreuve bien rude,
S'il montoit dessus le Poirier.

Un amant, cachant son martyre,
Ne prend que le titre d'ami;
A l'estime seule il aspire:
Eh! oui, oui, oui,
Fiez vous-y!
On l'écoute, on l'aime, on se lie;
Et l'amour, ce petit sorcier,
Pour voir la derniere folie,
Monte bientôt sur le Poirier.

Quel vif accueil ! quelle careſſe !
Life fait à ſon vieux mari !
Sans doute, il a ſeul ſa tendreſſe :
Eh ! oui, oui, oui,
Fiez vous-y !
On endort le pauvre bon-homme ;
C'eſt pour l'empêcher de crier,
De ce qu'il voit les choſes, comme
S'il étoit deſſus le Poirier.

Quand nous vous plaiſons, ce ſpectacle
Par vous, Meſſieurs, eſt embelli ;
La critique y met-elle obſtacle ?
Eh ! oui, oui, oui,
Fions nous-y !
Nous ne craindrons point les orages
Que les revers font eſſuyer ;
Si vous faites, par vos ſuffrages,
Fructifier notre Poirier.

Fin du Poirier.

LE BOUQUET DU ROI,

OPÉRA COMIQUE, EN UN ACTE,

Représenté sur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 24 Août 1753.

ACTEURS.

L'AMOUR.
ZÉPHIRE.
FLORE.
NEPTUNE.
VÉNUS.
MARS.
BACCHUS.
POMONE.

La Scene est à Paphos.

LE BOUQUET DU ROI,

OPÉRA COMIQUE, EN UN ACTE.

On voit la ſtatue du Roi & un autel où l'on dépoſe tous les préſens.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZÉPHIRE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

AMOUR, quelle nouvelle fête,
A Cythere aujourd'hui s'apprête ?
* Et quels traits s'offrent à nos yeux.

---

* Montrant la ſtatue du Roi.

L'AMOUR.

Hé quoi! peux-tu le méconnoître?
Cet air grand & majeſtueux,
Des mortels annonce le Maître.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Pour le célébrer en ce jour,
Des Dieux j'aſſemble ici la cour;
Chacun portera ſon offrande
Au pied de ce Prince adoré,
Nous en ferons une guirlande,
C'eſt moi qui la preſenterai.

ZÉPHIRE.

Air : *Le démon malicieux & fin.*

Un ſujet ſi grand, ſi ſérieux,
Pourra-t-il réuſſir en ces lieux?
A Cythere, il faut du badinage.

L'AMOUR.

On n'en veut point exclure l'enjouement.
Chaque Dieu, pour plaire davantage,

Doit, à nos yeux, prendre un dégui-
sement.

ZÉPHIRE.

Air : *Réveillez-vous.*

J'entends du bruit, quelqu'un apporte
Déja, sans doute, son bouquet.

L'AMOUR.

Zéphire, ayez soin de la porte,
Souvent le zele est indiscret.

SCENE II.

L'AMOUR, ZÉPHIRE,
BACCHUS, POMONE.

BACCHUS, *en Vendangeur.*

Air : *Que j'estime mon cher voisin.*

AMIS, de pampre & de raisin
Couronnons notre tête ;
Du plus aimable Souverain,
C'est aujourd'hui la fête.

POMONE, *en Marchande de fruit.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Joignons l'utile à l'agréable,
Avec les fleurs mêlons le fruit.

BACCHUS.

Ce plan me paroît raisonnable,
Et son exemple nous instruit.

Air : *Lampons.*

J'apporte de beau raisin,
Qui fera d'excellent vin,
Oh! pour le coup cette année,
Nous aurons bonne vinée.
Lampons, &c.

POMONE.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

On ne peut rien donner de mieux,
Quelque choix que l'on fasse,
C'est le plus beau présent des Dieux
Fait à l'humaine race.

BACCHUS.

Et l'encens le plus digne d'eux,
Pour leur en rendre grace.

POMONE.

Air : *Des fraises.*

Je joins mon préſent au tien,
Bon Monarque & grand homme,
Un cœur fait comme le ſien,
Ne mérite-t-il pas bien
La pomme, la pomme, la pomme.

BACCHUS.

Air : *Nos bergers dans l'automne.*

Nous cueillerons cette automne,
Autant de fruits & de raiſin,
Que notre Héros moiſſonne
Des cœurs ſur ſon chemin.

POMONE.

Air : *Notre eſpoir.*

Notre eſpoir alloit faire naufrage,
Au danger de ſon illuſtre fils.

Mais les Dieux, protégeant leur
image,
Ont ſauvé du plus funeſte orage,
L'empire des lys.

L'AMOUR.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Eh quoi ! c'eſt Bacchus & Pomone,
Zéphire ? en croirai-je mes yeux.

BACCHUS & POMONE.

Vous allez voir bien d'autres Dieux.

ZÉPHIRE.

La foire ſera bonne.

SCENE III.

L'AMOUR, ZÉPHIRE, FLORE.

FLORE, *en Bouquetiere.*

Air : *Point de bruit, bouche cloſe.*

DE tes pleurs,
Tendre Aurore,
Fais encore

Briller Flore.
De tes pleurs,
Tendre Aurore,
Fais éclore
Mille fleurs.
Que celui
Qu'à Cythere,
Aujourd'hui
L'on révere,
Puiſſe trouver en tout tems,
L'âge d'or & le printems.
De tes pleurs, &c.

L'AMOUR.

Air : *N'aurai-je jamais un amant ?*

Comment donc, voilà du galant,
Du délicat !

ZÉPHIRE.

Du ſentiment !
Je vois bien, à ce que j'entends,
Gentille Bouquetiere,
Que vous venez de tems en tems,
Vous polir à Cythere.

L'AMOUR.

Air : *Ah ! qu'il est beau, l'oiseau.*

Zéphire méconnoît, je crois,
Celle dont son cœur suit la loi.
Qu'il aime, qu'il aime.

ZÉPHIRE.

Oui, c'est Flore, ma foi ;
C'est elle-même.

FLORE.

Air : *O ricandaine, ô ricandon.*

Non, non, je m'appelle Gothon,
O ricandaine, ô ricandon.
Chez moi, dans la belle saison,
Fleurit la rose & le bouton,
O ricandaine.
Si, dans mon jardin, par hasard,
L'Amour, quelquefois à l'écart,
Vouloit fourager en houzard,
Qu'il tremble le petit soudart,
Car
Je l'encagerai
O ricandaine,

Car je le plumerai,
O ricandé.

L'AMOUR.

Air : *Que j'estime, mon cher voisin.*

Vous ignorez, apparemment,
Petite villageoise,
Que l'Amour n'est pas endurant,
Quand on lui cherche noise.

FLORE.

Air : *Du petit corbillon.*

Je ne suis qu'une villageoise,
Et pour tout bien, je n'ai qu'un jardinet;
Mais, plus d'une honnête bourgeoise,
De son état, s'ennuyant en secret,
Voudroit bien porter de Gothon,
Le joli petit corbillon.

Air : *Daphnis m'aimoit, le disoit, &c.*

Lorsque je présente un bouquet,
J'assortis si bien mon offrande,

D'un doux regard, d'un air coquet,
Que je ne crains pas qu'on marchande.
Je ſais ruſer,
Refuſer,
Amuſer,
En uſer
Si joliment.

L'AMOUR.

Que vous plaiſez infiniment.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Mais avec ces regards coquets,
Ce ſouris, ce langage,
Ne faites-vous que des bouquets ?

FLORE.

Hé que faire à mon âge ?

L'AMOUR.

Air : *Pour la Baronne.*

Quelle innocente !

FLORE.

Par fois dans les occaſions

Que mon négoce me présente,
Je fais.

L'AMOUR.

Quoi?

FLORE.

Des réflexions.

L'AMOUR.

Quelle innocente!

FLORE.

Air: *La curiosité.*

Je vois un papillon, caresser d'une
rose,
La beauté;
Mais sur la même fleur que long-tems
il repose,
La rareté!
Il n'a plus de la voir, sitôt qu'elle est
éclose,
La curiosité.

Air: *Prenez-en deux, prenez-en trois.*

Cela me cause des ennuis.

L'AMOUR.

Bon, bon, vous voulez rire.

FLORE.

Quand une fois le cœur eſt pris,
On ne peut s'en dédire, voyez-vous.
Du papillon, la roſe délaiſſée,
Occupe ma penſée.

L'AMOUR.

Air : *J'ai des vapeurs.*

Parmi les ſoins du jardinage,
Je gage
Que vous avez
Des momens où le cœur s'agite,
Palpite,
Où vous rêvez.

FLORE.

Moi rêver ! que voulez-vous dire ?

L'AMOUR.

Ah ! vous rougiſſez.

FLORE.

Finiſſez.

L'AMOUR.

Vous ſoupirez.

FLORE.

Moi, je ſoupire!
C'eſt que.... j'ai des vapeurs,
Je me meurs.

ZÉPHIRE.

Air : *Mariez, mariez-moi.*

Un bon remede aux vapeurs,
C'eſt un heureux mariage.
Conſultez tous nos docteurs,
Ils en ordonnent l'uſage.
Mariez, mariez, mariez-vous.

FLORE.

Me croyez-vous ſi peu ſage?

ZÉPHIRE.

Mariez, mariez, mariez-vous.

FLORE.

Je fais me paffer d'époux.

Air : *Le Seigneur Turc a raifon.*

Si celui que nous fêtons,
Chérit mon hommage,
S'il permet que des feftons,
Je couronne fon image,
J'eftime mieux cet honneur,
Que d'époufer un Seigneur,
Qui me donne équipage!

SCENE IV. *

L'AMOUR, ZÉPHIRE, NEPTUNE.

NEPTUNE, *en Marinier.*

Air : *Ah! Maman, que je l'échappai belle.*

AH! morgué que je l'échappe belle,
Jean étoit perdu,

---

* Cette Scene eft de M. Vadé.

S'il n'avoit eu
Que ſa nacelle !
Ah ! morgué que je l'échappe belle,
Mais je ſuis ſauvé.

L'AMOUR.

Que vous eſt-il arrivé ?

NEPTUNE.

Ce matin tout joyeux, je m'embarque....
Le vent ſur moi fond,
Me coule à fond....
Je vois la Parque !
Mais ſoudain,
Un Dauphin
Me remarque,
Et d'un noble effort,
Il met le pauvre Jean à bord.
Ah ! morgué que je l'échappe belle,
Jean étoit perdu,
S'il n'avoit eu
Que ſa nacelle,

Ah! morgué que je l'échappe belle.

L'AMOUR.

Connois le Dauphin,
Il est l'ami du genre humain.

NEPTUNE.

Rien n'est plus vrai que ça, & je l'ſoutiendrons toujours au plus hardi. Je ſerois tout-à-fait content ſi la tempête avoit épargné tout plein de papiers en chanſons, & d'zécritures en magnere de vers, dont chacun m'avoit chargé ſur ſon paſſage, au ſujet de l'occaſion de l'Objet qui vous reſſemble tretous.

L'AMOUR & ZÉPHIRE.

Quel malheur!

NEPTUNE.

Air: *Ma Lirette.*

Hélas! comme vous je regrette
Les vers, & ſur-tout les chanſons,
Ma lirette,

Pour le Héros que nous fêtons.

Air : *Le premier du mois de Janvier.*

Mais je ſavons bientôt par cœur,
Tout ce qu'on fait pour ce vainqueur ;
Car ſes intérêts ſont les nôtres.
Tenez, chaque refrain diſoit :
» Qu'il vive un ſiecle... On ajoutoit :
Accompagné de pluſieurs autres.

Air : *Ah ! le bel oiſeau, maman.*

Les Mariniers de nos bords,
Pour lui devenus Poëtes,
Formoient de joyeux accords,
Que répétoient nos fillettes.
A l'aide de ce tranſport,
On voyoit les plus diſcrettes,
A l'aide de ce tranſport,
Mettre les cœurs à bon port.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Pleines de zele les mamans,
Loin de dérouter les Amans,
Applaudiſſoient la ruſe,

M 2

Baisers donnés & baisers pris,
Etoient en l'honneur de LOUIS.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

C'est une excuse.

L'AMOUR.

Air : *Sur les côtes de Provence.*

Ainsi donc votre naufrage,
Nous prive de plus d'un ouvrage;
Point de vers! c'est bien dommage.

ZÉPHIRE.

Bon, bon! des vœux,
A mon gré valent mieux.

NEPTUNE.

Air : *Relantanplan tirelire.*

Monsieur Zéphire a raison;
En plein, plan, r'lantan plan tirelire,
Monsieur Zéphire a raison.
Oui des vœux, c'est tout dire.
Oui des vœux, c'est tout dire,
R'lantan plan tirelire,

Aussi j'en apportons,
En plein, &c.
Si votre encens est bon,
Aussi j'en apportons
Du maritime empire.
Du maritime empire,
R'lantan plan tirelire,
Si votre encens est bon,
En plein, &c.
L'notre n'est pas le pire.
L'notre n'est pas le pire,
R'lantan plan tirelire,
Car je suis un luron,
En plein, &c.
Car je suis un luron,
Que la franchise inspire.
Que la franchise inspire,
R'lantan plan tirelire,
Et Neptune est mon nom,
En plein, &c.
Et Neptuue est mon nom.

ZÉPHIRE & L'AMOUR.

Ma foi, je vous admire.

NEPTUNE.

Eh ! mais à propos, comment vous tirez-vous des éloges que vous donnez à notre Bien-aimé ? Il ne les aime pas, & la tournure doit être embarrassante.

Air : *L'occasion fait le Larron.*

Héros modeste au sein de la conquête,
Malgré les grands noms qu'il a mérités,
Il faut user d'un compliment de fête,
Pour lui dire ses vérités.

SCENE V.

L'AMOUR, ZÉPHIRE, VÉNUS.

L'AMOUR.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

QUELLE beauté printaniere.
Vient sur l'horison ?

ZÉPHIRE.

Quoi ! tu méconnois ta mere !
Passe encore pour ton pere.

L'AMOUR.

Il a raison.

VÉNUS.

Air : *Je ne sais pas écrire.*

Qui, moi, Vénus ! Vous badinez.

L'AMOUR.

Qui donc êtes-vous ?

VÉNUS.

Devinez.

L'AMOUR.

Votre nom, votre office?

VÉNUS.

J'ai dans Paris un grand renom,
Et je ſuis Madame Chiffon,
Fort à votre ſervice.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

J'exerce en un quartier commode,
L'état de Marchande de Mode,
Pour qui veut des aſſortimens,
J'en ai de plus d'une maniere,
A juſte prix, petits & grands,
Tous chez moi trouvent leur affaire.

ZÉPHIRE.

Air: *Ma chere mere.*

Qu'elle eſt charmante!
Elle m'enchante.

L'AMOUR.

Vous avez bien des pratiques, je crois.
Belle Marchande,
Les achalande.

VÉNUS.

Oui-dà, je fais assez bien mon emploi :
Car en tout tems j'ai la foule, foule,
Car en tout tems j'ai la foule chez moi.

ZÉPHIRE.

Air : *Que j'estime mon cher voisin.*

Vous faites donc un grand profit,
Au service des Dames ;

VÉNUS.

Bon ! le plus fort de mon débit,
N'est pas avec les femmes.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Des hommes regardez l'allure ;
Ah ! combien en trouverez-vous,
En fait de mode & de parure,
Mille fois plus femme que nous.

Air : *Paris est au Roi.*

Nos jeunes blondins,
Sont de vrais pantins.
On diroit que leur corps
Se meut par ressorts,
Pincez, maronez,
Léchez, bichonez,
Sentant l'ambre & l'iris,
Comme des pots pourris.
Les toilettes
Des coquettes,
Ne durent pas plus long-temps.
Ils s'admirent,
Ils se mirent,
Dans leurs agrémens,
Leurs ajustemens.
Nos jeunes blondins, &c.
Froids au superlatif,
Leur ton est décisif.
En amour ils font tous des miracles.
Aux spectacles,
Ces oracles

Passent

Paſſent au tamis,
Tous les beaux eſprits.
Nos jeunes blondins, &c.

L' A M O U R.

Air : *Je ne ſais pas écrire.*

Et nos gros milords financiers
Ne ſont pas je crois les derniers
Qui hantent la boutique.

V É N U S.

Peſte !
Ils ont de l'eſprit & du goût,
Argent comptant ils payent tout.
Oh ! la bonne pratique !

Air.

Les jolis,
Les petits Marquis,
Soutiens des modes de Paris.
Ne ſont-ils pas des femmelettes,
De la façon dont ils ſont mis ?
Je fournis
Ces beaux Adonis ;

C'eſt par eux, qu'en vogue j'ai mis,
Les larges & doubles manchettes,
Et les jabots bouffis.
Les jolis, &c.
C'eſt moi ſeule qui leur garnis,
Veſtes & paremens d'habits,
De clinquant, chenille & ſoucis,
Le tout dans le goût le plus exquis.
Ces jolis, &c.

Air : *Je ne m'en ſoucie guere.*

A tous mon art fait plaire,
J'ai juſqu'au militaire,
Conquis tous les états.

ZÉPHIRE.

Ah! ça n'm'étonne guere
En voyant tant d'appas.

L'AMOUR.

Ah! ça n'me ſurprend pas.

Air : *La Fontaine de Jouvence.*

Les François braves à la guerre,
Des galans ſont les plus parfaits;

Le matin couverts de pouſſiere,
Et de laurier, ſi voiſin de Ciprès.
Le ſoir ils ſont poupins, mignons, coquets,
Chargés des mirthes de Cythere.

VÉNUS.

Air : *Amis, ne parlons plus de guerre.*

Qu'aux champs de Mars on ſoit un foudre
Par ſes hauts faits.
Il eſt beau de changer de poudre
Pendant la paix,
Et de poudre à la Maréchale,
Un petit rien,
Sur une tête martiale
Sied aſſez bien.

Air : *C'eſt pour vous.*

C'eſt chez nous,
Que tous les jours on eſt en rendez-vous
C'eſt chez nous.
Que ces galans viennent tous.

Air : *Des Tourlourettes.*

J'ai dans ma boutique
Vingt jeunes tendrons,
Qui pour tâche unique,
Y font des tourlourirettes,
Y font des lanladerirettes,
Y font des poupons.

L'AMOUR.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Vous les veillez donc de bien près:
Car jeunes ouvrieres,
Sont de bonnes commeres.

Air : *Toujours que si, jamais que non.*

Mais de quels magasins secrets,
Tirez-vous cent colifichets,
Que tour-à-tour on voit paroître?

VÉNUS.

Rien n'est si facile entre nous,
Quand j'en veux je les trouve tous,
Dans la tête d'un petit-maître.

Air : *Que de gentilles pélerines.*

C'eſt un auteur de grand génie,
Et digne d'une Académie,
Qui me fournit tous mes deſſeins,
Et leur donne ces noms badins,
Qui fait qu'on en a plus d'envie,
Et que j'attrape les plus fins.

Air : *De Joconde.*

Je fais préſenter à propos,
A la beauté coquete,
La coëffure au Rhinocéros,
Ou celle à la Comete.
C'eſt pour la prude tout exprès
Que j'ai fait la Menteuſe,
Et pour de nonchalans attraits,
Je garde la Dormeuſe.

L'AMOUR.

Air : *Je ferai mon devoir.*

J'admire votre jugement.

VÉNUS.

Je viens tout récemment, *bis.*

D'inventer le bonnet monté
A l'Electricité. *bis.*

L' A M O U R.

Air : *Quand la Mer rouge apparut.*

C'est savoir se retourner,
Pour flatter les belles.

Z É P H I R E.

Mais comment peut-on donner
Dans ces bagatelles ?

V É N U S.

Il ne faut en fait d'habits,
Comme chez les beaux esprits,
Que du pa pa
Que du pi pi pi,
Du pa pa,
Du pi pi,
Du papillotage,
Et du persifflage.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Mais treve à tout ce badinage,
Je viens me joindre aux autres Dieux,

Pour fêter un Roi glorieux,
Leur plus parfait ouvrage.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Pour achever cette guirlande,
Qu'on lui destine pour offrande,
C'est à moi d'en lier les fleurs
De ces rubans, toutes ensemble,
Comme l'amour unit les cœurs,
Que sous son empire il rassemble.

SCENE VI. *

L'AMOUR, ZÉPHIRE, MARS en Grenadier, tenant une branche de laurier.

L'AMOUR, *voyant entrer Mars d'un air formidable lui dit craintivement.*

MONSIEUR, que voulez-vous? Qui êtes-vous?

---

* Cette Scene est de M. Vadé.

MARS.

Air: *Des Houlans, ou marche du Roi de Prusse.*

A pied comme à cheval,
Plus brave qu'Annibal,
Mon genre principal
Eſt martial,
Du bacanal
D'Arſenal,
Je connois tout le local,
Un peu brutal;
Mais loyal
Quand on paroît cordial.
Je cherche en vain par-tout mon égal.

L'AMOUR.

Vous paroiſſez original!

MARS.

A la guerre je ſuis frugal,
Et mon régal
Eſt d'entendre gronder le métal!
En paix, ſuis-je dans quelque bal,

Mon cher féal,
Alors, l'Amour est mon général,
Je ne m'en tire pas si mal.
D'un petit air amical,
Près d'un minois virginal,
J'obtiens souvent le signal,
Qui conduit au point final;
Et s'il paroît un rival,
Je vous le traite en vassal,
Je fais un bruit infernal,
Et bientôt cet animal,
A ma gloire sert de pied-d'estal.
Voilà qui je suis en total.

L'AMOUR, *intimidé.*

Monsieur, je suis bien votre serviteur. (*à part.*) Il faut filer doux avec cet homme-ci.

Sans doute que la fête du Héros que nous fêtons vous amene?

MARS.

Oui, mon cher, je le connois.

Air: *Malgré la bataille.*

Bon pere & bon maître,
Pour lui, nos soldats
Narguant le salpêtre,
Voloient sur ses pas;
Avec lui, moi-même,
J'étois de moitié.
Ventrebleu, je l'aime;
De bonne amitié.

L'AMOUR, *ironiquement.*

L'amitié d'un tel personnage est flatteuse pour un si grand Héros.

MARS.

Air: *Ma raison s'en va grand train.*

Un encens qui part du cœur
Quoique simple, est bien flatteur.
Et souvent les Dieux
L'acceptent bien mieux
Qu'une fête éclatante.
L'hommage est mince devant eux,

Quand l'orgueil le présente,
Morbleux,
Quand l'orgueil le présente.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Conduisez-moi vers ce guerrier,
Afin que ma main le décore.

L'AMOUR.

Oui ; mais lui donner un laurier,
C'est offrir des bouquets à Flore.

MARS.

Air : *Alarmez-vous, je ne m'en soucie guere.*

Trop libéral des palmes qu'il moissonne,
Il en fait part à ceux qui l'ont servi ;
Mais ce laurier dont ma main le couronne,
Choisi par moi, n'est destiné qu'à lui.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Connoissez Mars, par ce présent.

L'AMOUR.

Quoi! vous? Mars! le rôle est plaisant!

MARS.

Vénus ta bonne mere.

L'AMOUR.

Hé bien!

MARS.

Ne s'y tromperoit guere.

ZÉPHIRE.

Vous entendez bien.

SCENE VII & derniere.

Tous les Dieux qui ont paru reviennent, & déposent sur l'autel leur présent.

ZÉPHIRE.

LE Héros qui m'est cher, sensible à votre hommage,
A pour vos sentimens le plus tendre retour,

A

A son cœur généreux rien ne plaît davantage

(*montrant l'Amour.*)

Que les vœux qu'il reçoit présentés par l'Amour.

FLORE, *au Public.*

Air : *Quand vous entendrez le doux Zéphire.*

Que nos efforts,
Nos tendres transports,
Messieurs, obtiennent votre suffrage ;
Vous rendez tous,
De même que nous,
Le plus sincere hommage.
Les Spectateurs
Deviennent Acteurs,
Ici sans partage.
L'on voit tous les cœurs,
Pour un cher Maître,
Faire paroître
Mille & mille ardeurs.

Si ce bouquet
Vous flatte & vous plaît,
Quelle fortune vaudra la nôtre?
Nous applaudir,
N'eſt-ce pas offrir
En même-tems le vôtre?

Fin du Bouquet du Roi.

LE SUFFISANT,

OPÉRA COMIQUE,

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 12 *Mars* 1753.

O 2

ACTEURS.

ELVIRE.

CLITIE, niéce d'Elvire.

LE CHEVALIER.

LINDOR, Amant de Clitie.

MARTON, Servante d'Elvire.

La Scene est dans le Salon d'Elvire.

LE SUFFISANT.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, CLITIE.

LINDOR.

Air : *Aimons-nous, belle Thémire.*

HÉLAS ! pouvez-vous encore
Douter du feu qui me dévore ?
Qui mieux que moi vous adore ?
Qui plus que moi,
Sait vous prouver sa foi ?

CLITIE.

Air : *Le langage des soupirs.*

Le langage d'un amant
Contraint un cœur à se rendre,
Quant il peint le sentiment ;
Mais souvent, pour nous surprendre,
Le plus volage sait prendre
Le langage d'un amant.

LINDOR.

Air : *Dans nos hameaux la paix & l'innocence.*

Quand on vous aime, on vous aime
 sans cesse;
A ce prix vous m'avez permis l'espoir:
Au doux instant marqué par la ten-
 dresse,
Vous opposez le sévere devoir.
N'éloignez plus ce moment où j'aspire:
Dieux! en serai-je encor long-tems
 privé!

CLITIE.

Craindre.... hésiter.... n'est-ce donc
 pas vous dire,
Que cet heureux instant est arrivé?

LINDOR.

Air : *Constantin buvoit toujours.*

Ah! dans quel ravissement
Me plonge cet aveu charmant!

Le vrai bonheur, pour toujours,
Va filer mes jours.

C L I T I E.

Air: *Pour un amour frivole.*

Un apparent hommage
Souvent dure bien peu ;
La constance est le gage
D'un véritable feu.
Lorsque le tems nous prouve
Ce qu'un amant nous dit,
Le devoir même approuve
Ce qu'Amour applaudit.

L I N D O R.

Air: *Des Sabotiers Italiens*, ou *sous un ombrage frais fait exprès.*

Je céde au charme dont je joui !
O ciel ! l'ai-je bien ouï !

C L I T I E.

Oui.
Mon cher Lindor,

Mon cœur prend l'essor;
Mon amour qui vous en croit,
Croit.

LINDOR.

Que je ressens
Le prix de vos chers accens!

CLITIE.

Quoi! vous m'aimez!

LINDOR.

Pour jamais vous m'enflammez.

CLITIE, *à part.*

Ah! qu'il me plaît
Oui, je sens qu'il est,
Pour être amant fortuné,
Né.

LINDOR.

Air: *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

D'un rival qui vous suit de près,
Le soin paroît extrême.

CLITIE.

Bon ! c'eſt un fat, & je le hais
Autant que je vous aime.

Air : *De la Neuvaine*, ou *quand l'Auteur de la nature.*

Que craindre d'un petit-maître,
Suffiſant, enchanté de ſon être;
Qui ſe vante,
Forge, enfante,
Billets doux,
Soupers & rendez-vous !
Affectant la foible vue,
Et paſſant ſes bijoux en revue;
Il minaude,
Echaffaude
Son jargon,
Sur un ſingulier ton.
Que craindre, &c.
Oui la belle,
La plus rebelle,
Ceſſe de l'être à ſon aſpect.

L'air d'aiſance,
Le diſpenſe,
Des égards & du froid reſpect,
Chargé de poudre & d'eſſence,
Il exhale un parfum ſuſpect.
Que craindre, &c.

Air : *De s'engager, il n'eſt que trop facile.*

Un point m'alarme, Elvire eſt très-jolie ;
Ses yeux, Lindor, ne vous touchent-t-ils pas ?

LINDOR.

Dieux, quels ſoupçons ! ah ! ma chere Clitie,
Vous offenſez l'amour & vos appas !

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Elvire feint pour moi quelque tendreſſe ;
Pour ramener ſon amant ſingulier ;

Enfin ſon air de petite maîtreſſe,
Ne peut plaire qu'au Chevalier.

CLITIE, LINDOR.

Air : *Non, non, Colette n'eſt point trompeuſe.*

Non, non, notre amour n'eſt point
volage,
Le ſentiment le produit :
Non, non, notre amour n'eſt point
volage,
Par l'eſtime il eſt conduit.
Une ardeur qui ſe partage,
Trompe autant qu'elle ſéduit ;
Mais du feu qui nous engage,
Naît le bonheur qui nous ſuit.
Non, non, notre amour n'eſt point
volage,
Le ſentiment le produit.
Non, non, notre amour n'eſt point
volage,
Par l'eſtime il eſt conduit.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

ELVIRE, MARTON.

ELVIRE, *un miroir de poche à la main.*

Air : *Le fameux Diogene.*

TU m'as fort négligée ;
Je suis mal arrangée.

MARTON.

Oh ! votre miroir ment.

ELVIRE, *inquiete.*

Que le Chevalier tarde !

MARTON.

Un tel muguet n'a garde
D'être trop prévenant.

ELVIRE.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

Pour punir un homme si vain ,
J'aimerai Lindor.

MARTON

MARTON.

Mais enfin,
Etes-vous sûre de sa flamme?

ELVIRE.

Va, j'ai lu dans l'air de Lindor,
Le goût qu'il a pour moi...

MARTON.

Madame,
Son air pourroit bien avoir tort.

ELVIRE, *piquée.*

Air: *Sans le savoir.*

En vérité, je vous admire!
Qu'est-ce que ce doute veut dire?
Mes attraits sont-ils sans pouvoir?

MARTON, *malicieusement.*

Malgré qu'ils n'épargnent personne,
Lindor les voit sans s'émouvoir....
Il en tient.... si le cœur se donne,
Sans le savoir.

ELVIRE.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Allez, je saurai l'enflammer :
Jugez mieux, ou sachez vous taire.
Quand je prends la peine d'aimer,
Apprenez que je prétends plaire.

MARTON, *riant.*

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Ah ! puisque vous le prétendez.

ELVIRE.

Mais, mais, Marton, vous m'excédez.

MARTON.

Tout au contraire, je respecte
Beaucoup votre prétention ;
Mais la réussite est suspecte,
Sans une déclaration.

ELVIRE.

Air : *Chantez, petit Colin.*

C'est raisonner au mieux ;
Voyez quelle imprudence ! ...

MARTON.

Ah! quel air férieux,
Madame.

ELVIRE.

Otez-vous de mes yeux.

MARTON.

(*A part.*)
Elle aime qu'on l'encenſe;
Réparons l'imprudence.
(*Haut.*)
Ah! point de courroux.
Des attraits ſi doux,
Sont faits ....

ELVIRE.

Taiſez-vous.

MARTON, *d'un ton flatteur.*

Air: *Gentille Pélerine.*

Oui, vous êtes charmante,
Votre voix eſt touchante;
Votre regard enchante.

ELVIRE, *se radouciſſant.*

Que ne dis-tu cela ?....
Ma niéce me tracaſſe.

MARTON.

Votre béauté l'efface :
M'accordez-vous ma grace

ELVIRE.

Oui-dà, Marton, oui-dà.

MARTON, *au Public.*

Flattez, amans, on nous prend toutes
par-là.

ELVIRE.

Air : *Du haût en bas.*

Dun pis aller,
On n'a pas encor l'air, je penſe,
D'un pis aller.

MARTON.

De quoi donc voulez-vous parler ?

ELVIRE.

C'eſt d'un parjure qui m'offenſe !

Mon mépris feroit la vengeance,
D'un pis aller.

Air : *Ah ! qu'il est beau, l'oiseau.*

Tu sais bien que le Chevalier,
A mon sort devoit se lier;
Le traître !
Le traître !

MARTON.

Ah ! de vous oublier,
Est-il le maître ?

ELVIRE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Apprends donc qu'il me sacrifie.

MARTON.

Bon ! . . . à qui, Madame ?

ELVIRE.

A Clitie.

L'insolent en est ébloui.

MARTON.

C'est manquer à la bienséance.

ELVIRE.

Marton, le trait eſt inoui :
C'eſt une perfidie . . . immenſe.

Air : *Des vapeurs.*

L'eſpoir de lui rendre le change
Me venge
De ſa noirceur.
Et pour que l'ingrat me reſpecte,
J'affecte
L'air de douceur ;
Mais en ſecret mon cœur ſuccombe.

MARTON.

Le coup eſt frappant.

ELVIRE.

Aſſommant !
Ma chere, ſoutiens-moi, je tombe,
J'ai des vapeurs,
(*Elle tombe dans un fauteuil.*)
Je me meurs.

MARTON.

Air : *Une nuit dormant à merveille.*

Mais comment, ses yeux sont humides !
(*Au Public.*)
Voyez pourtant, petits perfides,
Quelles trances vous nous donnez.
Par ma foi, nous sommes bien folles,
D'en croire vos belles paroles.
(*A Elvire, lentement.*)
Allons, Madame, revenez.

ELVIRE.

Mes sens sont encore étonnés.

MARTON, *lui presentant un flacon.*

Respirez cette eau, je vous prie.

ELVIRE.

Donne.... Je suis anéantie ?

MARTON.

Essayez de marcher.

ELVIRE.

Hélas !
C'est à périr !... on n'y tient pas.

MARTON.

Air : *Quoi ! vous partez.*

S'il paroissoit, ne faites point d'avance.

ELVIRE, *se levant brusquement.*

Fi donc ! Marton, l'affront seroit sanglant :
Il doit venir, compte qu'avec décence,
Je saurai soutenir son changement.
Il sait déja qu'à Lindor mon cœur pense.

MARTON, *à part.*

Ah ! qu'une veuve entend l'arrangement !

SCENE III.

LE CHEVALIER, ELVIRE, MARTON.

LE CHEVALIER, *chante dès le fond du Théâtre.*

QUE ce beau jour promet d'heureux inſtans!
Qu'avec plaiſir ſur ſes bords on s'arrête!

Air: *Du cotillon couleur de roſe.*

Ah! Chevalier, arrivez donc,
Vous vous faites toujours attendre.

LE CHEVALIER.

Vous me grondez hors de ſaiſon.
De grace, avant, d'aignez m'entendre....
Mais, comment,
Quel air galant!

Sans balancer, Lindor doit se rendre.
Cet air vainqueur
Va dans son cœur.

ELVIRE.

Vous me trouvez donc bien ?

LE CHEVALIER.

D'honneur !

Air : *Ah ! c'est une merveille.*

Oui, d'honneur je serois trompé !
Si de vous il n'étoit frappé :
Tenez, votre rouge est coupé ;
Ah ! c'est une merveille !
C'est aux feux
De vos yeux,
Qu'amour se réveille.

ELVIRE.

Air : *Comme v'là qu'est fait.*

Vous raillez...

LE CHEVALIER.

Non, sur ma parole,

Cette coëffure eſt au parfait,
Et ce brillant de girandole,
Produit un merveilleux effet ;
Ces nœuds ſont d'un goût adorable :
Que cet ajuſtement me plaît !

ELVIRE.

Mon chignon eſt mal ?

LE CHEVALIER.

Admirable.
Cee habit vous va tout-à-fait ;
C'eſt fort bien fait :
Mais très-bien fait.
(*Il la regarde du haut en bas.*)

ELVIRE.

Air : *Le Seigneur a raiſon.*
Le compliment eſt joli.

MARTON, *à part.*

Ou plutôt riſible.

ELVIRE.

Vous joignez au ton poli,
Une fineſſe indiciſible.

LE CHEVALIER.

Oh ! je vous en dois l'éclat !

ELVIRE.

Votre goût eſt délicat . . .
Délicat . . . au poſſible.

LE CHEVALIER.

Air : *Paris eſt au Roi.*

Ce que vous penſez,
Me reſſemble aſſez ;
Je me pique ſur-tout,
D'avoir quelque goût.
J'occupe un brodeur . . .
Moi, c'eſt ma fureur.

MARTON, *le montrant.*

(*A part.*)
C'eſt quelqu'original
Du Palais Royal.

LE CHEVALIER.

Ces dentelles.

ELVIRE.

ELVIRE.

Sont fort belles.

LE CHEVALIER.

Examinez-en le point.....
Ma berline,
Eſt divine.

ELVIRE.

On ſait qu'en tout point,
Vous n'épargnez point....

LE CHEVALIER.

Ce que vous penſez,
Me reſſemble aſſez;
Je me pique ſur-tout,
D'avoir quelque goût;
C'eſt qu'il faut être mis:
Car, ma foi, les Commis
Ont laiſſé le drap à la province.
Le plus mince,
Joue au Prince;
On prête à l'erreur.

ELVIRE.

Ah ! c'eſt une horreur !

LE CHEVALIER.

Ce que vous penſez,
Me reſſemble aſſez ;
Je me pique ſur-tout,
D'avoir quelque goût.

ELVIRE.

Air : *Le joli jeu d'amour.*

A parler franchement,
On doit être charmant,
Lorque l'on eſt l'amant
De Clitie.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'eſt un bijoux ;
Ma foi, ſans elle, entre nous,
J'aurois d'être à vous
Grande envie.

ELVIRE, *piquée.*

Après un tel aveu,

En vérité j'ai lieu
D'être fidele au nœud
Qui nous lie.

LE CHEVALIER.

Air : *Eſt-ce que ça ſe demande?*

Accuſez la fatalité.

ELVIRE.

Bien peu je m'en chagrine.

LE CHEVALIER.

Malgré ma bonne volonté
Ma tendreſſe décline....
Je vous reſpecte avec raiſon.

ELVIRE.

La faveur eſt fort grande:
Clitie eſt donc ſenſible?

LE CHEVALIER.

Bon!
Eſt-ce que cela ſe demande?

SCENE IV.

ELVIRE, LE CHEVALIER, CLITIE, MARTON.

ELVIRE.

Air : *Le démon malicieux & fin.*

(*A part.*)

LE perfide ! .... Ah ! ma niéce, approchez.
C'est le Chevalier que vous cherchez ?

CLITIE.

Moi, Madame !

ELVIRE.

Au moins je le soupçonne.

LE CHEVALIER.

Elle rougit ....

ELVIRE.

Allons, rassurez-vous ;

La démarche est simple ; on la pardonne,
Pour un motif si flatteur & si doux.

CLITIE.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Que veut dire ce badinage ?

ELVIRE.

Sans m'en demander davantage,
Expliquez-vous avec Monsieur :
(*Au Chevalier.*)
Lindor chez moi pourroit se rendre ;
Et s'il veut mériter mon cœur,
Vous n'aurez plus droit d'y prétendre.
(*Elle sort avec Marton.*)

SCENE V.

CLITIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Elle a beau s'en défendre,
Je la tiens toujours là.

CLITIE.

Monſieur, daignez m'apprendre
Le nœud de tout cela.

LE CHEVALIER.

J'aime trop le myſtere.

CLITIE.

Ah! de grace, parlez.

LE CHEVALIER.

On peut fort bien ſe taire,
Quand vous diſſimulez.

CLITIE.

Air : *Mariez-moi.*

J'ignore....

LE CHEVALIER.

Oh! vous ignorez?

Pourquoi jouer l'ignorance?

On fait que vous espérez...

CLITIE, *le quittant.*

Eviter votre présence....

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Ecoutez, écoutez, écoutez donc;

M'échapper! quelle apparence!

Ecoutez, écoutez, écoutez donc;

Mais voilà le mauvais ton.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

Est-ce ainsi que l'on en use?

Rien n'est plus inconséquent:

Aurois-je un air excédent?

CLITIE, *à part.*

Il faut que je m'en amuse.

(*Haut.*)

Monsieur, pardonnez un peu.

LE CHEVALIER.

Ah! ſans peine on vous excuſe;
Quand la pudeur entre en jeu,
Elle orne bien un aveu.

CLITIE.

Air : *A quoi s'occupe Madelon.*

Monſieur, je ne mérite pas.

LE CHEVALIER.

Sa modeſtie eſt à peindre!

CLITIE.

Et d'ailleurs j'ai ſi peu d'appas!

LE CHEVALIER.

J'aime à voir ſon embarras.

Air : *Palſangué, M. le Curé.*

Dites-moi pourquoi vous tremblez?
Rougir eſt une miſere.

CLITIE.

Moi! point du tout.

LE CHEVALIER.

Tenez, vous vous troublez.

CLITIE, *à part.*

Ah! qu'il fait bien me déplaire!

Air: *Raisonnez, ma musette.*

(*Haut.*)

Ayez moins d'assurance,
Car ma gloire s'offense
De cet air triomphant....

LE CHEVALIER.

Oh! vous faites l'enfant.

Air: *Ç'a n'vous va brin.*

Pour une fille presque faite,
Vous donnez encor dans le faux;
Je veux vous rendre parfaite,
Corriger ces légers défauts.
Un feu d'une certaine espece,
En votre faveur m'intéresse;
Sans cela votre air bien ou mal
Me feroit égal...

(Il prend du tabac.)

Mais fort égal.

CLITIE.

Air: *Que chacun de nous se livre.*

Je suis ce que je dois être,
Vous ne ferez rien de moi.

LE CHEVALIER.

Ah! l'amour est un grand maître,
Vous le suivez, je le vois.

CLITIE, *ironiquement.*

Mon cœur facile à connoître,
Peut être fort amoureux.

LE CHEVALIER.

Oh! j'aime beaucoup, peut-être,
Et peut-être est merveilleux.

Air: *L'occasion fait le larron.*

Vous soupirez...

CLITIE.

Vous faites l'agréable;

Mais vous n'en êtes pas mieux écouté :
Près d'un galant qui se croit trop aimable,
Notre cœur est en sûreté.

LE CHEVALIER.

Air : *Ma chere mere, que je révere.*

Ah ! ma petite,
Le tien palpite,
Et dans tes yeux
L'amour s'annonce au mieux.

CLITIE.

Cela me pique.

LE CHEVALIER.

Elle est unique.
Ah ! point d'aigreur :
Auriez-vous de l'humeur
Cet air méchant
Qui succéde
Céde
Au doux penchant
D'un regard touchant.

Menuet d'Exaudet, ou bien *Point de de bruit*, *ce réduit solitaire.*

Vous boudez,
Vous gardez
Le silence ;
Mais loin d'en être accablé,
Parbleu, je suis comblé
De votre résistance.
A vous voir,
Le devoir
Vous occupe.
De ce manége usité,
Je n'ai jamais été
La dupe.
Cependant cet air bizarre,
A parler net, vous dépare :
Vos attraits,
Sont moins vrais.
Ah ! de grace,
Abandonnez ce ton là :
En vérité cela
Me passe !

Entre

Entre nous,
C'eſt pour vous
Qu'on vous gronde !
Car vous avez un maintien
Qui ne reſſemble à rien :
Ce n'eſt pas là le monde.
Ayez donc,
Du bon ton
Quelqu'ébauche.
Je ſuis trop franc... pardonnez ;
Mais ma foi vous donnez
A gauche.

CLITIE.

Air : *Vous qui feignez d'aimer.*

Vos airs, votre leçon,
Vos petits mots, votre faſte,
De la ſaine raiſon
Forment bien le contraſte.
L'eſprit a peu de part
A cette bigarrure.
Plaire eſt un grand haſard,

Lorſque l'art
Choque la nature.

LE CHEVALIER.

Air : *Comme un coucou.*

Je vous trouve délicieuſe !
Ma foi, vive les argumens :
Savez-vous qu'on eſt précieuſe
Avec de tels raiſonnemens.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mais comme vous êtes bien née,
Si vous voulez vous appliquer,
Je veux, après notre hymenée,
Ma chere enfant, vous éduquer.
L'hymen de Lindor & d'Elvire
Va ſe terminer en ce jour.

CLITIE.

O juſte ciel ! . . .

LE CHEVALIER.

Je vais l'inſtruire
Du plein ſuccès de mon amour.

CLITIE.

Air : *Plus inconstant que l'onde, &c.*

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Vous mordez à la grappe.
L'amant vous frappe
Par le nom d'époux.
Déja votre joie éclate ;
J'aime à voir ce sentiment !
Cela me flate
Infiniment !
Je m'en étois douté :
Moi, tout mon art est de séduire,
On peut le dire,
Sans fatuité.

(*Il sort, en fredonnant un air d'Opéra.*)

SCENE VI.

CLITIE, MARTON, au fond du Théâtre.

CLITIE.

Air : *Pareſſeuſe Aurore.*

QUE viens-je d'apprendre !
Quel revers pour un cœur tendre !
Hélas ! devois-je m'attendre
A ce contre-tems affreux !
Trompeuſe apparence,
Frivole eſpérance,
Vous m'annonciez les jours les plus heureux.
Dieux, Dieux !
Quel outrage !
Quel partage !
On m'engage,
Au gré d'un vain éclat,

Au plus grand ſat !
Que viens-je d'apprendre !
Ai-je pu l'entendre !
Quoi donc ! Elvire va prendre
Celui que j'adore : hélas !
Hymen étrange !
Fatal échange !
Non, non, je ne le crois pas ;
Lindor me raſſure,
Il n'eſt point parjure :
La plus conſtante ardeur
Regne en ſon cœur.
Oui, oui, l'on m'abuſe ;
Et la ruſe
Dont on uſe,
Fait que j'aime plus encor
Mon cher Lindor.

SCENE VII.

CLITIE, MARTON.

MARTON, *en la surprenant.*

Vous avez raison, Clitie,
Il est bon sur ce ton-là.

CLITIE, *étonnée.*

Te voilà.

MARTON.

Air : *Nous venons de Barcelonnette.*

Diantre! comme le cœur s'en donne,
Quand l'amour le fait soupirer!
Il pense, il projette, il raisonne,
Et finit par délibérer.

CLITIE.

Air : *De la Confession.*

Puisque tu fais tout, que dois-je faire?
Réponds-moi, ma chere!

Au plus noir ſoupçon,
Ai-je raiſon
De me ſouſtraire ;
Ou dois-je bannir
Mon amant de mon ſouvenir ?

MARTON.

Air : *Margot ſur la brune.*

Votre chere tante.

CLITIE.

Hé bien !

MARTON.

Beaucoup le tente.
Votre chere tante
Veut uſurper vos droits.

CLITIE.

O ciel ! je tremble !

MARTON.

Ils ſont enſemble !
Cela reſſemble . . .

CLITIE.

Hélas ! tu vois
Comme tout m'accable à la fois.

SCENE VIII.

ELVIRE, LINDOR, CLITIE, MARTON.

MARTON.

Air : *Ce qui me chagrine, hélas ! c'est que Claudine.*

ELVIRE s'avance;
Paix ....

ELVIRE, *à Lindor.*

Oui, Monsieur je pense
Qu'un homme désœuvré,
Aux ennuis est livré.
Votre cœur timide,
Que le respect guide,

Peut, ſans me manquer,
Franchement s'expliquer:
J'excuſerai même....

L I N D O R.

Le Chevalier vous aime;
J'ai peu mérité
Cet excès de bonté.

E L V I R E.

Air : *Quel myſtere.*

Le ſcrupule,
Lindor, dans un homme élégant,
Eſt ridicule;
Le ſcrupule,
A la fin, devient fatigant;
L'adroit amant
Sait, d'un heureux moment,
Appercevoir le crépuſcule.
Une femme.... décemment,
Se prête à l'événement.
Le ſcrupule, &c.
Pour un mot qu'on vous dit,

Vous voilà tout interdit.
Parlez en liberté....
Mais quel air déconcerté !
Je vous trouve excellent !
Le trait eſt galant !
Enfin, j'ai Lindor,
Tort.
Je connois le ſcrupule ;
Pour plus d'une montrant du goût,
Votre cœur brûle,
Il circule ;
On ne peut pas parer à tout.

LINDOR.

Air : *L'autre jour étant aſſis.*

Le détour ne me ſied pas,
Oui, je l'avouerai, Madame,
Que malgré tous vos appas,
Un autre regne en mon ame.

ELVIRE.

Le propos eſt flatteur.

LINDOR.

L'amour me juſtifie.

ELVIRE.

Quel eſt votre vainqueur ?

LINDOR.

Interrogez Clitie.

ELVIRE, *avec emportement.*

(*A ſa niéce.*)

J'ai deux amans, vous me les enlevez !
Quel attentat ! ah ! j'en ſuis furieuſe !
J'ai deux amans, vous me les enlevez !

CLITIE.

Air : *On n'entend plus deſſous l'ormeau.*

De ce courroux injurieux,
Connoiſſez l'injuſtice ;
Le Chevalier m'eſt odieux,
Je haïs ſon artifice :
Oui, mon cœur ſe décide aujourd'hui ;
C'eſt pour Lindor qu'il prononce ;
Je renonce
A tout autre qu'à lui.

MARTON.

Air : *Je n'en veux pas davantage.*

Vous avez l'ame si belle,
Faites, Madame, un effort.

ELVIRE.

Ciel ! l'agréable nouvelle !
(*A Clitie.*)
Quoi ! vous n'aimez que Lindor !

CLITIE.

Pour le fat qui vous outrage,
J'ai la plus grande aversion.

ELVIRE.

Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Air : *Printems, dans nos boccages.*

Ma niéce, ma chere niéce,
Vous me tranquilisez ;
Vos vœux, votre tendresse
Seront favorisez.

LINDOR.

LINDOR, CLITIE.

Air : *Ici je fonde mon Abbaye.*

Vous nous comblez.

ELVIRE.

Je vous diſpenſe
De transſports dont j'ai peu beſoin;
Votre bonheur & ma vengeance
Vous tiennent quittes de ce ſoin.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Ah! ah! mon petit Chevalier!
Clitie, il faut l'humilier.

CLITIE.

Volontiers.

ELVIRE.

Et comme il ſe pique
D'avoir ſubjugué votre cœur;
Par une tendreſſe ironique,
Prolongez encor ſon erreur.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

Je vais vous l'envoyer, contentez mon envie.

CLITIE.

Mon intérêt m'y porte, & vous ſerez
ſervie.

SCENE IX.

LINDOR, CLITIE, MARTON.

LINDOR.

Air : *Quand on ſait aimer & plaire.*

POUR nos vœux quel doux préſage !
Soupirons en sûreté.

CLITIE.

Le prix d'un tendre eſclavage
Eſt d'aimer en liberté.

Menuet. Air : *Meurs, cruelle infidelle.*

Ah ! Clitie,
Que la vie,
Quand on peut vous plaire,
Devient chere :

Hélas ! je préfere
Ce regard charmant,
A tout l'éclat brillant
Du plus haut rang :
Oui, sans cesse,
Il me blesse ;
L'amour tient ses armes
De vos charmes ;
Sans crainte en ce jour
Vous le fixez par le retour.
Son pouvoir
Triomphe & fait prévoir
Tous les dangers d'un apparent nau-
frage ;
Sa douceur calme bientôt l'orage ;
Son flambeau dissipe le nuage,
Il conduit les pas
Des amans vrais & délicats.
Ah ! Clitie, &c.

CLITIE.

Second Menuet.

Oui, pour jamais la crainte expire ;

En notre faveur tout conspire:
De l'amour suivons l'empire,
Livrons-nous aux tendres feux
Qu'il nous inspire.
C'est pour aimer que l'on respire;
Un cœur jouit dès qu'il soupire:
C'est par ses nœuds
Qu'il aspire
Au destin le plus heureux.
Ce Dieu, sur un amant trompeur,
Exerce avec fureur
Sa rigueur;
C'est aux perfides qu'il fait nuire,
C'est pour eux qu'est fait son martyre.
Un trait vengeur
Les déchire.
Ils forment des vœux sans pouvoir
dire:
Oui, pour jamais la crainte expire, &c.

MARTON, *les regardant.*

Air: *De l'Anonyme.*

Par ma foi, l'eau me vient à la bouche.

Tant l'exemple a ſur moi de pouvoir.
A préſent ſi quelqu'amant me touche,
Je ſaurai couronner ſon eſpoir ;
Il ſied fort mal d'être farouche,
Quand on n'a qu'un tems pour ſe pourvoir.
Par ma foi, l'eau me vient à la bouche,
Tant l'exemple a ſur moi de pouvoir.

CLITIE.

Air : *Je ferai mon devoir.*

Mais voici mon Suffiſant,
Il ſe croit raviſſant ;
Exécutons notre projet.

LINDOR.

Qu'il a l'air ſatisfait !

SCENE X.

CLITIE, LE CHEVALIER, LINDOR, MARTON.

LE CHEVALIER.

Air ; *De là Troteuse*, *Contredanse*.

QUAND on est sûr de plaire,
Ma foi, voltiger est amusant.
(*A Clitie.*)
N'est-il pas vrai, ma chere,
Que l'Amour est charmant?

CLITIE.

Oui, Monsieur, & j'espere
De l'hymen allumer le flambeau,
Puisque l'Amour m'éclaire
Sur un choix aussi beau.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez me le taire,
Et cela me paroissoit nouveau.

MARTON.

Mais l'amour nous éclaire
Sur un choix aussi beau.

LE CHEVALIER.

Air : *Eh ! comment pourroit-on soupirer tristement ?*

En honneur, vous me faites plaisir ;
Voilà parler à ravir,
A mon gré,
Votre air est un peu plus manieré.
Quand je donne
Certains conseils aux gens...
Tenez, Lindor s'étonne
De vos progrès frappans.
(*A Lindor.*)
Sais-tu que la friponne
A de belles dents ?

MARTON.

Air : *L'amour fait plus d'un tour.*

Ah ! que Monsieur est honnête !

CLITIE.

Que j'aime cet encens!

MARTON.

Il feroit ma conquête,
Si j'en croyois mes ſens;
Mais ma pudeur ſurmonte
Un téméraire amour.

LE CHEVALIER.

Comment! Marton, je crois, m'en
conte?

MARTON.

Non, ce n'eſt pas mon tour,
Non, ce n'eſt pas mon tour.

LINDOR, *ironiquement.*

Air: *Quand le péril eſt agréable.*

Qui peut réſiſter à tes charmes!
Chevalier, ton air eſt divin;
Mais toi-même à Clitie enfin,
Tu vas rendre les armes.

LE CHEVALIER.

Air : *De l'Amour tout ſubit les loix.*

Un minois
Peut bien quelquefois,
Nous toucher,
Sans nous attacher.
Un éclair
Eſt aſſez l'image
Des feux d'un homme du bel air ;
On le craint,
Et même on ſe plaint,
D'un tourment
Qu'il cauſe aiſément.

LINDOR.

Volontiers,
Ton humeur volage,
S'endort ſur ſes lauriers.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, s'il falloit aimer
Toutes celles qu'on ſait charmer,
Le rôle ſeroit aſſommant,

J'y renoncerois assurément ;
Car enfin,
Moi, si j'étois vain,
Je pourrois,
Tant que je voudrois,
Me flatter,
Que plus de cent femmes,
Respirent pour me regretter :
Elles font
Du bruit, elles ont
Beau crier,
Sans cesse prier,
Soins perdus !
Je ris de leurs flammes ;
(*A Clitie.*)
Mes soupirs vous sont dus.

CLITIE, *ironiquement.*

Air : *Le seul flageolet de Colin.*

Je touche donc à cet instant,
Que si fort je desire.

LE CHEVALIER.

Croyez-vous qu'au sort qui m'attend
Je puisse bien suffire!

CLITIE.

Oh, vous êtes trop suffisant!
On ne peut trop vous le dire.

LE CHEVALIER, *à Lindor.*

Air: *Que j'estime mon cher voisin.*

Hé bien! comment gouvernes-tu
La respectable Elvire!

LINDOR.

Tu vois, à mon air abattu,
Qu'en vain mon cœur soupire.

CLITIE.

Air: *Ah! le bel oiseau, maman.*

Ah! Monsieur le Chevalier,
Vous que l'on prend pour modele.

LINDOR.

Dont le talent singulier,
Est de vaincre chaque belle.

CLITIE.

Apprenez donc à Lindor,
A fléchir une cruelle.

MARTON.

Enseignez donc à Lindor,
L'art de plaire sans effort.

LE CHEVALIER.

Air : *Des Insulaires.*

Je le veux de toute mon ame,
Ecoute donc, & retiens bien ;
Le piege où l'on prend une femme,
Est pour nous autres moins que rien.
Un air leste, un propos libre,
Moitié hardi, moitié saillant,
Le plus souvent,
Tout en riant,
Piquer l'esprit en le contrariant...
La raison perd bientôt l'equilibre,
Quand on l'attaque avec tant de brillant.

LINDOR.

LINDOR.

Air : *De Catinat.*

Le beau ſexe par moi fut toujours
reſpecté.

LE CHEVALIER.

Ah! défais-toi, mon cher, de cette
qualité;
Tiens, la ſoumiſſion qu'on a pour ſon
vainqueur,
Nourrit ſa vanité, ſans émouvoir ſon
cœur.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Plus le ſexe a de droit, & plus il en
abuſe;
Qui l'encenſe, eſt eſclave, eſt aimé
qui l'amuſe.

CLITIE.

Ainſi, Monſieur Lindor, avant de
m'enflammer,
Profitez; à ce prix, on pourra vous
aimer.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Votre maladresse est extrême,
Vous porteriez trop mal vos fers.

LE CHEVALIER.

Quoi ! le pauvre diable vous aime ?

CLITIE.

Vraiment, il s'en donne les airs.

LE CHEVALIER, *s'extasiant.*

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Il sait nos vœux, & d'en former il ose !
Oh ! la bonne chose !
(*A Lindor.*)
Tiens, je t'avertis,
Que tu me divertis.
(*A Clitie.*)
Le parallele est, je vous le déclare,
D'un singulier rare.
(*Il l'embrasse.*)
Baise-moi, Lindor,
Car le trait vaut de l'or.

SCENE XI.

CLITIE, ELVIRE, LE CHEVALIER, LINDOR, MARTON.

LE CHEVALIER.

Air: *Des Billets doux.*

AH! vous arrivez à propos,
Elvire, adieu votre repos.

ELVIRE.

Pourquoi donc, je vous prie?

LE CHEVALIER.

Lindor vous quitte avec éclat.
(*Il rit.*)
Et même le petit ingrat,
Va m'enlever Clitie.

ELVIRE.

Air: *Des étonnemens.*

Que prévenu pour de jeunes appas,

Lindor néglige mon empire,
Et vole à l'objet qui l'attire,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'un galant que le mirthe couronne,
Persuasif, flatteur, charmant,
Par crainte ou par ménagement,
Cede ses droits à quelqu'amant;
Voilà ce qui m'étonne.

LE CHEVALIER, *riant.*

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

(*A Clitie & à Lindor.*)

Elle donne dans le paneau.

CLITIE, LINDOR.

L'aventure est comique.

LE CHEVALIER.

Nous sommes au même niveau;
Mais rien n'est plus physique.

ELVIRE.

Ainsi sur vous je compte fort.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas l'avantage,
De ſavoir réparer le tort
De deux ans de veuvage.

ELVIRE.

Air : *Du Menuet des Francs-Maçons.*

Je préfére à votre tendreſſe
Cet heureux refus.

LE CHEVALIER, *raillant.*

De ce trait de délicateſſe
Je reſte confus.
(*A Lindor.*)
Toi, tu crois que la bonne Dame
Va ceſſer de m'aimer ; erreur.
A travers de ſa grandeur d'ame,
Je vois le foible de ſon cœur.

ELVIRE.

Air : *Que je regrette mon Amant.*

Morbleu ! voilà comme on s'y prend,
Tu vois que cela n'eſt point fade.

LINDOR.

J'agissois tout différemment.

LE CHEVALIER.

Mon ami, rien n'est plus maussade.

MARTON, *à Lindor.*

Oui, soyez, Monsieur,
Beau diseur,
Grand menteur,
Cajoleur,
Persifleur,
Mauvais railleur,
Et vous serez notre vainqueur.

CLITIE.

Air: *Babet, que t'es gentille.*

Lindor, vous entendez,
Cet avis salutaire.
En vain, vous prétendez,
En aimant pouvoir plaire.
Une vive ardeur,

Va souvent au cœur.
Mais l'art fait plus encore,
Acquérez ce joli talent.

LINDOR, *contrefaisant le fat.*

Oui, mon cher cœur.

LE CHEVALIER.

Bravo !

LINDOR.

Vraiment,
Je serai même impertinent.

CLITIE, *donnant sa main à Lindor, qui la baise.*

Hé bien ! je vous adore,
Hé bien ! je vous adore.

LE CHEVALIER, *interdit.*

Air : *Quand on parle de Lucifer.*

Ma foi, celui-là n'est pas mal...
Mais quelle plaisanterie !

MARTON, *montrant Lindor.*

Oui, Monsieur eſt votre rival.

ELVIRE.

Rival aimé de Clitie.

MARTON.

Jugez du pouvoir de l'original,
Puiſqu'on ſe rend à la copie.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

N'eſt pas mal-à-droit qui vous attrape.

LE CHEVALIER, *à part.*

Voilà la premiere qui m'échappe.

ELVIRE.

Chevalier, la rencontre eſt piquante.

LE CHEVALIER, *à part.*

Si je perds la niéce, ayons la tante.

Air : c'eſt au deſir que je l'attends.

J'y réuſſirai ſans effort.

(*Haut.*)

Pour me piquer de jalousie,
On feint de préférer Lindor ;
Et par cette adresse infinie,
Qui, je l'avouerai, me plaît fort,
Je vous jure qu'elle est ma foi,
Folle de moi, *bis.*
Oui, Clitie est folle de moi.

CLITIE, *à Lindor.*

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Ah ! qu'il perd bien son étalage.

ELVIRE.

Si vous avez cet avantage,
Monsieur, que ne l'épousez-vous ?

LE CHEVALIER.

On voudroit bien que je le fisse ;
(*A Elvire.*)
Mais, Madame, il m'est bien doux.
De vous en faire un sacrifice.

ELVIRE.

Air : *Que j'aime mon cher Arlequin.*

C'est agir trop modestement,
(*Tous.*) Ah ! qu'il est drôle !
Mille vous aiment tendrement ;
Mais pour grossir un tel roman,
Je ne suis pas si folle.

LE CHEVALIER.

Votre fierté gratuitement,
Donne dans l'hyperbole.

ELVIRE.

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Il n'est plus tems de songer à me plaire,
Oui, Chevalier, votre regne est passé,
Et ma raison, grace à votre caractere,
Sait dédaigner un sacrifice forcé.

LE CHEVALIER.

Quand le dépit s'arme d'un commentaire,
On fait bien voir que le cœur est blessé.

Air : *De la fanfare de S. Cloud.*

Ceci fort peu m'embarraſſe,
Et même j'en ſuis charmé ;
L'amour propre qui menace,
Par l'amour eſt déſarmé :
Avant que le jour ſe paſſe,
Vous voudrez combler mes vœux ;
Lorſque je quitte une place,
Je la reprends, quand je veux.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

(*A part.*)

Je ſuis pourtant pétrifié.

ELVIRE.

Votre orgueil guérit ma foibleſſe.

CLITIE.

Ah ! qu'il a l'air humilié !

LE CHEVALIER, *tirant ſa montre.*

Un autre m'attend, je vous laiſſe.

Air : *Pour la Baronne.*

Oui, je vous laisse,
Je pars.

ELVIRE.

Allez, Monsieur, allez,
Et de m'oublier je vous presse.

LE CHEVALIER, *revenant.*

Je crois que vous me rappellez.

ELVIRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Je vous laisse.

(*Il sort en chantant.*)

Témoins de ma gloire, aimables oiseaux.

SCENE

SCENE XII & derniere.

ELVIRE, CLITIE, LINDOR, MARTON.

MARTON.

Air : *Du Vaudeville d'Épicure.*

S'IL chante, il n'en a pas envie.

LINDOR & CLITIE.

Vous avez bien ſu le punir.

ELVIRE.

Dès ce jour, ma chere Clitie,
J'aurai le ſoin de vous unir.
Si ſon départ un peu m'afflige,
J'y gagne, car je me ſouviens
Qu'un petit malheur qui corrige,
Eſt le plus grand de tous les biens.

Fin du Suffiſant.

LES
TROQUEURS,
OPÉRA COMIQUE,
EN UN ACTE,

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint Laurent, le 30 Juillet 1753.

ACTEURS.

LUBIN, Amant de Margot

LUCAS, Amant de Fanchon.

MARGOT, Fiancée avec Lubin.

FANCHON, Fiancée avec Lucas.

LES TROQUEURS.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, *seul.*

Air : *Tout cela m'est indifférent.*

« QUAND, sur ses vieux jours,
» un garçon
» Devient le mari d'un tendron,
» Un galant rit de sa folie ;
» Le reste est bientôt projetté :
» Mais qu'un bon vivant se marie,
» Les rieurs sont de son côté. »

Ariette.

On ne peut trop tôt
Se mettre en ménage ;
J'ai beaucoup d'ouvrage ;
Et le mariage
Est mon vrai ballot.

Un contrat m'engage,
J'épouſe Margot.
Son humeur volage,
Eſt preſque le gage,
D'un mauvais lot.
Maris, contre l'orage,
On met en uſage,
Les moyens qu'il faut.
Une femme eſt ſage,
Quand l'homme, en un mot,
N'eſt pas un ſot.

SCENE II.

LUBIN, LUCAS.

LUBIN.

Nous voilà fiancés par un double contrat,
L'indolente Fanchon va devenir ta femme.

LUCAS.

L'égrillarde Margot va te mettre en état
De chanter chaque jour une amoureuſe game.
Compere, es-tu content de ton marché, dis-moi ?

LUBIN.

Et toi, compere ?

LUCAS.

Et toi ?

LUBIN.

Parle, toi ;
Es-tu bien ſatisfait ?

LUCAS.

Compere, es-tu bien aiſe ?

LUCAS, *montrant Lubin au doigt.*

Pour Margot tout de feu.

LUBIN, *montrant, à ſon tour, Lucas au doigt.*

Pour Fanchon tout de braiſe ;
Es-tu bien ſatisfait ?

LUCAS.

Compere, es-tu bien aise ?

LUBIN.

Mais, dis auparavant.

LUCAS.

Tu le veux. Tiens, ma foi,
Je ne sais ; mais Fanchon est lente & paresseuse.

LUBIN.

Ariette.

Margot, morbleu,
Est par trop joyeuse,
Elle est jaseuse,
Gausseuse ;
Pour peu
Qu'on la mette en jeu,
Elle prend feu. *Fin.*
La voilà quinteuse,
Groneuse,
Fâcheuse.

Dites-lui,
Oui,
Elle répond,
Non,
Oui,
Non,
Non,
Oui,
Un démenti
Vous met en colere:
Prend-on le parti
De la faire taire ?
Le bruit double encor,
Jamais d'accord.
On se désole;
Soufflets vont leur train,
On les rend soudain,
Et le bonnet vole.
Margot, &c.

L U C A S.

Le défaut de Fanchon me fait maigrir
la trogne;

Son air froid, engourdi, m'a d[illegible] vingt fois.

LUBIN.

Tiens, nous avons été trop vîte en besogne,
Margot te convient mieux.

LUCAS.

C'est bien dit, je le crois.

LUBIN.

Je m'accommoderois de Fanchon à merveille.

LUCAS.

Troquons.

LUBIN.

Va.

LUCAS.

Tope.

LUBIN.

Allons.

ENSEMBLE.

Le changement réveille.

ENSEMBLE.

LUBIN. Troquons, troquons,
LUCAS. Changeons, compere.
Point de façons;
Point de Notaire.
Tiens, déchirons.
(*Ils déchirent leurs contrats*)
Ce biau chiffon.
Troquons, troquons,
Changeons, compere,
Rien n'est si bon.

LUBIN.

Mais de chacun de nous s'avance la future.

LUCAS.

Faisons-les consentir.

LUBIN.

Va. Nous allons conclure.

SCENE III.

LUCAS, LUBIN, MARGOT, FANCHON.

LUCAS, *prenant Margot sous le bras.*

BON jour, Margot.

LUBIN.

Fanchon, bon jour.

FANCHON.

Tu te trompes.

LUBIN.

Non, ma chere.

MARGOT, *à Lucas qui lui baise la main.*

Mais finis donc.

FANCHON, *à Lubin qui lui en fait autant.*

Veux-tu te taire?

MARGOT.

MARGOT & FANCHON.

A ton ami peux-tu jouer ce tour?

FANCHON.

Margot va m'en vouloir.

MARGOT.

Fanchon ſera jalouſe.

LUBIN, *à Fanchon.*

Ecoute; c'eſt moi qui t'épouſe.

LUCAS, *à Margot.*

C'eſt moi qui ſerai ton mari.

MARGOT, *lui montrant Lubin.*

Ariette en quatuor.

Et non, c'eſt lui.

LUCAS.

Et non, c'eſt moi.

LUBIN, *à Fanchon.*

Nous nous unirons aujourd'hui.

FANCHON.

Pas avec toi;
C'eſt avec lui.

LUBIN.

C'eſt moi qui ſerai ton mari.

FANCHON, *montrant Lucas.*

C'eſt lui.

LUBIN.

Moi, moi.

MARGOT.

Lui, lui.

Quatuor.

Eh! non, c'eſt lui.
Eh! non, c'eſt moi.

MARGOT.

Ariette.

D'un amant inconſtant,
L'Amour ſe venge,
Même à l'inſtant
Que ſon cœur change,
Il n'eſt pas content:
C'eſt où ce Dieu l'attend.
Des feux d'un volage

On eſt peu flaté ;
Le plus doux langage
Eſt toujours rejetté,
Quand il eſt l'hommage
De la légéreté.
Sans alarmer Flore,
Le badin Zéphir,
Vole avec plaiſir,
Sur les fleurs qu'elle fait éclóre.
Un tendre ſoupir,
Bientôt le rappelle,
Il revient près d'elle,
Sur l'aîle du deſir.
D'un amant, &c.

FANCHON, *lentement.*

Air : *Pourvu que Colin, ah ! voyez-vous.*

» On dit que l'hymen eſt bien doux,
» Pour moi c'eſt un myſtere :
» Qu'importe l'un ou l'autre époux,
» Pourvu que l'on ſoit femme, voyez-
» vous,

» Le choix ici n'est pas fort nécessaire;
» Tous deux ne valent guere.

FANCHON.

Margot, si tu m'en crois, nous les laisserons faire.

LUBIN & LUCAS.

Bon ! bon ! Fanchon entend déja raison.

(*Pendant ce tems Fanchon & Margot se parlent à l'oreille.*)

MARGOT.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je l'en dégoûterai. Terminons donc l'affaire.

LUCAS.

Ah ! quel bonheur ! Margot pense comme Fanchon.

LUBIN.

Ariette en quatuor.

Changeons, ma chere,
Troquons, troquons.

LUCAS.

Troquons, troquons,
Changeons, ma chere.

MARGOT. Troquons, troquons.

FANCHON. Changeons, compere.

Tous quatre.

Troquons, troquons,
Changeons, compere. / ma chere.

Lubin emmene Fanchon.

SCENE IV.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

VIVE Margot, j'aime son caractere.

MARGOT, *à part, finement.*

Oui, tu vas l'éprouver.

LUCAS.

Que nous serons heureux!

MARGOT, *ironiquement.*

Tu me parois charmant.

LUCAS.

Que tu sais bien me plaire!

MARGOT, *se moquant de lui.*

Je brûle d'être à toi.

LUCAS.

Viens donc combler mes vœux.

MARGOT.

Ariette.

Ah! qu'il me tarde
De te voir mon époux;
Sur-tout prend bien garde
D'être jaloux.
Quand un galant me flate
Je ne suis pas ingrate.
Si tu raisonnois,
Tu verrois
Ce que je ferois.
J'aime la dépense;

Ainsi je pense
Que tu sauras gagner
De quoi faire régner
Chez moi l'abondance,
Les jeux & la danse ;
Car autrement,
Je fais serment
Que le tapage,
L'outrage,
La rage,
Feront ravage,
Dans ton ménage ;
C'est mon dernier mot.
A ce prix, nigaut,
Epouse Margot.
Jusqu'au revoir, magot,
Magot, magot,
Magot. (*Jusques dans les coulisses.*)

SCENE V.

LUCAS, *seul.*

VA, va, j'épouſerois, morbleu,
plutôt le diable.
Ah! Fanchon, qu'à préſent tu me
parois aimable!

Ariette.

Pauvre Lucas,
Quelle eſt ta peine!
Une femme hautaine,
Ne te va pas.
Sans ceſſe la gêne,
L'aigreur, l'altercas,
Les cris, le tracas,
Les pleurs, le fracas,
Sept fois la ſemaine,
Joueront une ſcene,
Où tout hors d'haleine,
Tu chanteras:

Hélas! hélas! hélas!
Sortons d'embarras.
Fanchon est ma Reine,
Je cours de ce pas,
Reprendre ma chaîne;
Ah! qu'elle a d'appas!

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LUBIN, *seul.*

J'AI cru faire un beau coup en changeant de future:
Margot étoit mon fait; peste soit du marché!
Avec Fanchon, hélas! il faudra donc conclure;
Qui? moi! garder Fanchon! J'en serois bien fâché.

Ariette.

Sa nonchalance,

Feroit mon tourment :
Une heure elle balance,
Pour dire froidement :
Oui-dà.... Vraiment....
Plait-il !.... Comment ?....
Chaque mot est si lent,
Que j'en perds patience.
Ou bien en silence,
D'un pas chancelant,
Elle s'avance,
Puis marche en dormant,
Et rit en bâillant.
Quelle différence
De ce tempérament,
A la pétulance
De celle que j'attends!

SCENE VII.

MARGOT, LUBIN.

LUBIN.

MARGOT?

MARGOT.

Eh bien?

LUBIN.

Rends-toi, j'ai reconnu ma faute.

MARGOT.

Tout beau, tu comptes ſans ton hôte.

LUBIN.

Ariette.

Sans rire, comment va le deſir conjugal?

MARGOT.

Mal.

LUBIN.

Oh! dès ce ſoir tu porteras mon nom.

MARGOT.

Non.

LUBIN.

Va, tu ne penſe pas ainſi.

MARGOT.

Si.

LUBIN.

Mépriſes-tu mon tendre effort!

MARGOT.

Fort.

LUBIN.

Tu veux donc mon ennui?

MARGOT.

Oui.

LUBIN.

Fais-moi plutôt un amoureux défi.

MARGOT.

Fi.

LUBIN.

Ta cruauté me déſole.

MARGOT.

Va, cours, fuis, ſors, vole

Sur

Sur les pas de Fanchon ; je m'en tiens
à Lucas.

LUBIN.

Reçois mon repentir.

SCENE VIII & derniere.

LUBIN, MARGOT, LUCAS, FANCHON.

LUCAS, *à Fanchon.*

Ariette en quatuor.

Ne me rebute pas.

FANCHON, *montrant Margot*

Oh ! laisse-moi, voilà la tienne.

LUBIN.

Non, c'est la mienne.

MARGOT, *montrant Fanchon à Lubin.*

Voilà la tienne.

LUCAS.

Non, c'est la mienne.

MARGOT, *se saisissant de Lucas.*

Je prends le mien.

FANCHON, *sautant sur Lubin.*

Chacun le sien.

LUBIN, *à Fanchon qui le tient au collet.*

Le diable t'emporte.

LUCAS, *tenu par Margot.*

Ah ! quel embarras !

MARGOT & FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUBIN.

Peut-on, hélas!
Me punir de la sorte?

FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUCAS.

Le diable t'emporte.

MARGOT.

Tu m'épouseras.

LUBIN, *s'échappant.*

Ah! Margot.

LUCAS, *s'échappant.*

Ah! Fanchon.

MARGOT & FANCHON.

Quel accès te transporte!

LUBIN, *à Margot.*

Reprends-moi.

LUBIN & LUCAS.

Que je sois ton époux.

MARGOT & FANCHON.

Vous avez fait la loi.

LUBIN & LUCAS.

Je t'en prie à genoux.

(*Ils se jettent à genoux.*)

MARGOT, *riant.*

Fanchon? Ah, ah, ah, ah, ah.

FANCHON, *riant.*

Margot? Ah, ah, ah, ah, ah.

LUCAS.

Cruelle.

LUBIN.

Traîtreſſe.

Pardonne-nous.

LUCAS.

Pardonne-nous.

FANCHON.

Fileras-tu doux ?

LUCAS.

Je filerai doux.

MARGOT, *à Lubin.*

Au logis je ſerai maîtreſſe.

LUBIN.

Maîtreſſe.

FANCHON, *à Lucas.*

Et tu m'obéiras ſans ceſſe.

LUCAS.

Sans ceſſe.

MARGOT.

Fanchon, je me résous.

FANCHON.

Margot, je me résous.

LUCAS, *se relevant.*

Fanchon, quelle allégresse !

LUBIN, *se relevant.*

Margot, quelle allégresse !

FANCHON & MARGOT.

Remettez-vous.

LUBIN & LUCAS, *se remettant à genoux.*

Quelle tristesse !

MARGOT.

Fanchon.

FANCHON.

Margot.

MARGOT.

Cédons.

FANCHON.

Cédons.

LUBIN & LUCAS.

Quelle allégresse!

MARGOT.

Levez-vous.

FANCHON.

Nous en ferons, ma foi, de commodes époux.

Tous quatre.

Quelle allégresse!

(*On danse.*)

Fin des Troqueurs

LE RIEN,

PARODIE

DES

PARODIES

DE TITON

ET L'AURORE,

Représenté sur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 10 Avril 1753.

ACTEURS.

MOMUS.
ROSETTE.
TRICOLOR.
RATON.
TOTINET.

LE RIEN.

SCENE PREMIERE.

RATON, *seul.*

Air : *De Nina.*

SUR un point qui me chagrinoit,
Parlons à Totinet,
Net,
Les siens la prônent en tous lieux,
Soyons en dépit d'eux,
Deux.
Qu'ai-je à craindre d'un concurrent;
Mon triomphe est plus apparent,
Malgré cela.

TOTINET.

Ta, la, la, la.

RATON.

Ah! le voilà, le voilà.
Là.

SCENE II.

RATON, TOTINET.

TOTINET.

Air : *Belle Diguedon.*

EN ces lieux, qui vous amene,
Mon petit Raton,
Raton, Titon, tontaine?

RATON.

Refpectez plus le rival de Titon.

TOTINET.

Mon cher petit Titon,
Raton, taine, riton.

RATON.

Cet air familier me gêne.

TOTINET.

Ah! Raton, Titon,
Titon, Raton, tontaine.

RATON.

Air : *Talaleri, talalerire.*

Vous croyez être fort aimable,
En chantant un mauvais refrain.

TOTINET.

De grace ſoyez équitable.

RATON.

L'Ami, c'eſt qu'il vous faut un frein.
A cela, qu'avez-vous à dire ?

TOTINET, *riant.*

Talaleri, talalerire.

RATON.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

Ah ! que vous avez bien le ton
De l'Opéra comique.

TOTINET.

Pourquoi, Monſeigneur de Raton,
Prendre cet air cauſtique ?
N'uſez point de tant de rigueur,
Même intérêt nous lie ;

Si je vous passe la langueur,
Passez-moi la folie.

RATON.

Air : *Des échos de Pannard.*

Hélas! pauvre enfant clandestin,
De ton destin,
Rien n'approche,
Plusieurs peres t'ont fabriqué.

TOTINET.

Je suis piqué
Du reproche.

RATON.

Chacun s'en apperçoit.

TOTINET.

Soit.

RATON.

Je n'ai qu'un pere.

TOTINET.

Avec son art subtil,
Eût pu mieux faire.

RATON.

RATON.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Savez-vous, Monsieur Totinet....

TOTINET.

Je sais que vous êtes parfait....

RATON.

Que par-tout votre genre choque....

TOTINET.

Mais nous avons d'autres appas....

RATON.

Vous êtes toujours équivoque.

TOTINET.

Sur ce point, ne m'attaquez pas.

RATON.

Refrain.

Morbleu, si je me croyois,
Comme je l'étrillerois !

SCENE III.

MOMUS, TOTINET, RATON.

RATON.

Air : *Chasun a son ton, son allure.*

AH ! Seigneur Momus,
Non, je n'y tiens plus,
Imposez, s'il vous plaît, silence,
A ce petit morveux qui m'offense.

TOTINET.

C'est lui qui vient pour m'insulter ;
Parce qu'il a les Elémens, la Lune & les Etoiles pour lui.

RATON.

Il prétend sur moi l'emporter.

A cause que les Vents soufflent contre nous, & qu'ils lui sont favorables.

TOTINET.

Désapprouvez-vous la gayeté ?

Car enfin vous conviendrez qu'il en faut dans une Parodie, & que partout elle en porte le caractere.

RATON.

Blâmez-vous l'ingénuité?

Moi, je fus formé dans le dessein de paroître agréable, & à mon gré cet avantage doit l'emporter sur celui de faire rire.

MOMUS.

Lure, lure, lure,
Flon, flon, flon,
Chacun a son ton,
Son allure.

RATON.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Tout genre est bon, vaille que vaille,
Excepté le genre où l'on bâille.

TOTINET.

Moi, mon succès n'est pas douteux.

RATON.

Mon premier acte est admirable!

TOTINET.

Oui, votre moulin tourne au mieux;
Et votre coq est impayable.

MOMUS.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Courant la même carriere,
Deux Auteurs sont ennemis;
Chacun craint que son confrere
A son rang ne soit admis;
Le partage enfin le pique.
En tous climats comme ici,
L'amour-propre est fils unique,
Il veut tout avoir pour lui.

SCENE IV & derniere.

TOMUS, ROSETTE, TRICOLOR, RATON, TOTINET.

ROSETTE, *tenant un arrosoir.*

Air: *Des Pierrots Italiens.*

Mon cher Raton,
Je cherche à tâton,
Que n'est-il, en ce séjour
Jour !

TRICOLOR, *arrivant un bout de chandelle à la main.*

Qu'entends-je ?

ROSETTE.

Quelqu'un vient par-là.
(*Etonnée.*)
C'est Tricolor.

TRICOLOR.

Vous voilà ?

Tous deux.

Ah !

TRICOLOR.

Air : *Où courez-vous, Monsieur l'Abbé ?*

Quoi donc, Rosette à petit bruit,
Se hazarder ainsi la nuit ?
Vous allez sans chandelle.

ROSETTE.

Eh bien !

TRICOLOR, *montrant sa lumiere.*

Crainte du parallele,
Vous m'entendez bien.

RATON.

Air : *A la façon de Barbari.*

Belle Rosette !

ROSETTE.

Ah ! ah ! Raton,
Que voulez-vous donc faire ?

Avec ce petit Mirmidon ?

TRICOLOR, *montrant Raton.*

Il vous vaut bien, ma chere,
Sa nourrice en fit un mignon ;

ROSETTE.

La faridondaine, la faridondon,
(*Montrant son amant.*)
Par la danse il est rajeuni ;

TRICOLOR.

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

ROSETTE.

Air : *Quoi ! vous partez.*

Il vous sied bien, ma petite mignonne,
De comparer votre Héros au mien !
(*A Momus.*)
Pardon, Seigneur ; mais son orgueil m'étonne.

TRICOLOR.

Vous êtes fort modeste, on le voit bien.

ROSETTE.

Quoi vous sied-il, ma petite mignonne,
De comparer votre Héros au mien!

TRICOLOR.

Air: *La mort pour les malheureux.*

De quel droit prétendez-vous
Primer sur nous?
J'admire, en vérité,
Votre fierté!

MOMUS, *à Raton.*

Votre célébrité
N'a pas trop éclaté.

TOTINET.

On n'en a point été
Flatté.

MOMUS, *à Totinet.*

Et vous-même quel effet
Avez-vous fait?
Citez-moi, s'il vous plaît,
Un seul couplet,
Dont le tour simple & neuf...

TOTINET.

J'en compte neuf.

MOMUS.

Très-dignes du Pont-neuf.

(*A Raton & Rosette.*)

De la rose & du bouton,
Vous répétez trop le Vaudeville;

(*A Totinet & Tricolor.*)

Vous avez pris de Titon,
Un Quatrain assez utile.

ROSETTE.

Ses soufflets sont bien trouvés.

TRICOLOR.

Mais vos Pierrots sont-ils bien approuvés!

TOTINET.

Nous avons été couronnés.

MOMUS.

Graces aux billets donnés.

TRICOLOR.

Seigneur, nous n'insistons point;
Passons ce point;
Mais nos petits balets,
Ne sont pas laids;
En trouve-t-on ailleurs
De plus gais, de meilleurs,
Que notre ronde de Tailleurs?

ROSETTE.

Les nôtres sont gracieux,
Et valent mieux;
Des fleurs fort galamment
Font l'ornement....

MOMUS, *à Rosette.*

Vous êtes dans vos jeux,
Trop sérieux.
(*Parlant de Totinet & Tricolor.*)
Eux,
Trop factieux.

Tous quatre.

Enfin, enfin,

Prononcez fur notre destin.
Jugez, jugez,
Sans préjugés.

MOMUS.

Pourquoi
Défier ainsi ma bonne foi?
Vous vous plaindrez de moi.

Tous quatre.

Enfin, enfin,
Prononcez sur notre destin,
Jugez, jugez,
Sans préjugés.

MOMUS, *à Raton & Rosette.*

Tous vos petits airs.
Sont sur de grands airs:
Nul ne chantera
Ces tirades-là.

TOTINET.

Que je suis content
De ce Jugement!

MOMUS, *à Totinet.*

Vous chantez différemment.
Chaque refrain,
Porte des traits dont le tout eſt malin.
Votre Apollon
Auroit pu prendre un meilleur ton.

RATON.

Que je ſuis content
De ce Jugement!

MOMUS, *parlant de Raton.*

Il eſt engourdi.
(*A Totinet*)
Vous êtes noirci.
(*A Raton, parlant de Totinet.*)
Vous êtes piquant
Au commencement,
(*A Totinet.*)
Et vous dans le dénouement.

RATON.

Air: *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Mais quand je parus ſur la ſcene,
Seigneur

Seigneur, la chambrée étoit pleine;

TOTINET.

Je reçus mille complimens.

RATON.

Je fus applaudi sans ombrages;

MOMUS.

Messieurs, les applaudissemens
Ne sont pas toujours des suffrages.

TRICOLOR.

Air: *Tu croyois en aimant Colette.*

Même objet nous a tous fait naitre.

ROSETTE.

En cela nous nous ressemblons.

TOTINET.

Je plais à qui sait me connoître.

RATON.

En mérite nous différons.

Air: *Voilà la ressemblance.*

Tous deux vous avez le tic,

De vouloir plaire au public,
Voilà la ressemblance :
(*A Totinet.*)
L'un fait ennuyer gaiement,
(*A Raton.*)
L'autre amuser froidement,
Voilà la différence.

RATON.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Adoucissez un peu l'arrêt.

TOTINET.

Un peu trop vif il nous paroît.

MOMUS.

Pour éviter les épigrammes,
Et pour vous corriger en tout ;
Mes enfans, consultez les Dames ;
(*Montrant les Loges.*)
Voilà le tribunal du goût.

Tous quatre.

Air : *Vogue la galere.*

De votre avis sincere
Nous pourrons profiter.

MOMUS.

Quand au Sexe on ſait plaire,
Par-tout on peut chanter.

Tous cinq.

Hé! vogue la galere,
Tant qu'elle pourra voguer.

On danſe.

Fin du Rien & du Tome premier.

I

URS DE JUSTICE

ı de renvoyer les parties au tribu-
t requis par le défendeur. Lorsque
ıge ou ces billets à ordre portent
es signatures d'individus négocians
t négocians, le tribunal de com-
ıais il ne peut prononcer la con-
ıtre les individus non négocians,
ɔient engagés à l'occasion d'opé-
change, banque ou
s contre un proprié-

ır être admis dans
ınter assiduement
ıssister aux séances
uites tenu par les
: de l'ordre. Dans
es avocats excède
eux un conseil de
choisis par le pro-
n d'une liste dou-
alité des suffrages
ıbleau et présens.
re parmi les mem-
'eux pour le pré-
l'ordre. Ce bâton-
hargé de veiller à
ırdre des avocats,
ıe les infractions
commises par les
s d'honneur et de

sti
sen
tièr
Il y
sub
se d
des
po
...
e d
ma
corr
leme
testa
proc
stitu
de p
nière
char

âgé
a
ons,
im-
de
ecu-
ont
Comis-
jours
ont
ffaires
alliés,
empol
même
public
, S. M.
posés

